

André-Guy Robert

# La pluie de ces nuages-là



*La gravité* 7

LES PALMES DE L'INQUIÉTUDE

RIGUEURS	
<i>Les Zogmes</i>	29
<i>La consigne</i>	33
<i>La prison</i>	35
IGNORANCES	
<i>La nuée</i>	39
<i>Le Jeu de la passion</i>	47
<i>Chapelle ardente</i>	59
DÉTRESSES	
<i>Un autre lundi</i>	71
<i>Les carottes</i>	89
<i>La douleur</i>	91
TORTURES	
<i>Une journée de Maria Gracia</i>	97
<i>Pendu</i>	109
<i>Virginité</i>	111
INDIGNATIONS	
<i>Conte cruel</i>	117
<i>Frontières</i>	119
<i>Litanie</i>	121
PERSPECTIVES	
<i>Le paradis</i>	127
<i>L'enfer</i>	129
<i>Le jardin des délices</i>	131

LES MAINS DE LA TENDRESSE

<i>Décapé!</i>	135
<i>Adagio</i>	143
<i>Papi</i>	147
<i>Portrait</i>	151
<i>Il faisait nuit</i>	153
<i>Solveig</i>	155
<i>Un bon moment</i>	161
<i>La pluie de ces nuages-là</i>	169

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES	171
REMERCIEMENTS	175



Nous devons composer avec la gravité,  
cette force qui nous tient au sol.

ANDRÉ-GUY ROBERT



[Prologue]

# La gravité<sup>1</sup>

I

En vol



Ils se mettent du plomb dans la tête. Comment n'adopteraient-ils pas ensuite tout naturellement le parti de la résignation? Rien pourtant ne les oblige à se mettre du plomb dans la tête. Ils possèdent comme moi un corps parfaitement équilibré pour le vol, des ailes puissantes situées au cœur du dos, des plumes lisses pour charmer les vents porteurs, un ventre profilé idéal pour fendre l'air sans effort. Ils pourraient trouver leur bonheur dans

---

1. Soit quatre tempéraments, formulés par hypothèse : l'Idéaliste, le Prédateur, l'Anxieux et l'Homme de foi.

leur légèreté naturelle, planer avec insouciance dans les hauteurs toujours bleues, se laisser guider par l'instinct. Ils préfèrent se mettre du plomb dans la tête et s'en mettre les uns aux autres. Ils le font par artifice ou par complaisance, ou peut-être à cause de ce qu'ils appellent maintenant « le vertige ». Leurs motivations réelles m'échappent encore. Je sais cependant que le plomb et la chair forment un alliage instable : le plomb a tendance à envahir la chair irréversiblement. J'en connais beaucoup chez qui le plomb alourdit tellement la cervelle que leur pensée devient fossile. Même si leurs ailes demeurent intactes et capables de haute voltige, leur tête alourdie constitue bien vite une charge excessive pour la musculature du cou. Pareille au soleil couchant, leur tête descend peu à peu vers le sol, au-dessus duquel elle finit par pendre lamentablement. Ils traversent l'immensité du ciel comme des voiliers rapides qui traîneraient leur ancre dans les flots. Les muscles de leur cou bientôt s'atrophient; les ligaments font surface au milieu des os. Plusieurs individus que ces transformations émerveillent poussent le zèle jusqu'à l'étranglement. Certains y perdent même la tête, que la volée de leurs compagnons entoure aussitôt pour en faire une idole qu'ils picorent. La plupart toutefois ne prétendent pas à pareille consécration : ils se contentent de voler tête baissée vers les plus fortes têtes, devant lesquelles ils se confondent d'admiration. Ils trouvent en elles un apaisement, dirait-on, une sorte d'épuisement de l'infirmité. Je leur ai déjà lancé des miroirs de terreur pour qu'ils relèvent la tête, mais ils les ont retournés contre moi pour m'aveugler et me faire perdre le chemin du soleil. « Qui es-tu pour nous juger? » m'ont-ils craché à la tête. « Qui s'élève sera abaissé. » Et ils ajoutaient sévèrement : « Ton mépris n'avilit que toi. » Or je prétends qu'ils volent à leur

perte, et qu'il n'y a pas lieu de s'en réjouir. Peut-être aurait-il fallu les faire exploser un par un en pleine chute pour qu'ils saisissent toute l'étendue de leur détresse, pour qu'ils comprennent que mon mépris n'est que la forme visible de mon amour souffrant. Mais ces infirmes sont fiers de l'être, et même le terrorisme ne leur apprend rien sur eux-mêmes. « Accepte-nous tels que nous sommes », m'ont-ils cent fois répété (comme s'il s'agissait de cela). Quand je leur ai déclaré enfin que je ne les inquiéterais plus, ils ont voulu me fêter. Ils m'ont même offert du plomb. Je ne pense pas qu'ils aient compris pourquoi je suis retourné dans l'azur. Ils ont du moins obtenu mon silence, et cela leur suffit. Ils le prennent pour de la paix. Je dis qu'ils ont la vue basse et l'azur qu'ils méritent. Ils plongent dedans pour y saisir des poissons. Le reflet se brouille mais leur bec est plein. Ils mesurent leur satiété au poids. Comment aurais-je pu les convaincre de la soumettre à une autre gravité? Je leur dois seulement de m'avoir laissé partir. Ici au moins, le firmament brille toujours du même bleu, l'air des hauteurs n'a rien perdu de ses qualités vivifiantes, ni la solitude. Mais ils me hantent. Je n'arrive plus à me détendre comme avant, à voir haut comme autrefois : mon regard alourdi retombe de lui-même sans cesse vers eux, en bas. C'est qu'ils ont mis du plomb dans mes yeux.

## II

### Au désert



Je n'obéis qu'à la nécessité brute. Je ne tue donc pas par méchanceté, ainsi que le prétendent les hommes, ni par plaisir, ni par crainte, ni par principe, ni au nom d'une idée quelconque, d'un projet ou de toute autre chose qui n'existe pas. Je tue pour manger, et je mange pour survivre. Survivre est mon ascèse. Toutes les nuits, je m'y exerce, je m'y astreins. Telle est la loi de mes ancêtres, tel est l'enseignement de la femelle chassant les petits qu'elle portait sur le dos. Le désert est une école de vérité, et la vérité doit nourrir. Je la guette dans l'ombre, de mes yeux fixes comme des meurtrières; je l'épie de mes soies sensorielles, de mes peignes ultrasensibles. Elle rôde, elle approche. La vérité rampe, saute, vole. C'est une bête de nuit hasardée trop bas. D'un coup de pinces, je la saisis : elle est à moi. La voici qui se débat. Peut-être n'a-t-elle pas cessé de voler? Peut-être croit-elle encore m'échapper? Pour la rassurer, je lui tends les lèvres : « Calme-toi, papillon de nuit, grillon, mille-pattes! Renonce à tes chimères, et embrasse la mort. Échappe-toi de l'univers d'angoisses où tu grouillais, sauve-toi de toi-même et repose-toi sur moi. » La vérité comprend toujours ce qu'on lui dit. Seulement, elle aime en faire à sa tête. Non par mauvaise foi, bien sûr! Par indiscipline. C'est une bête farouche qu'il faut prendre avec des pincettes. Or il se présente

des cas où même celles-ci ne suffisent pas à calmer son agitation. Si donc elle se débat furieusement pour m'échapper et risque ainsi de donner un mauvais goût à sa chair, je dois agir avec célérité et précision. Je plante mon aiguillon d'un coup sec dans son abdomen et laisse couler en elle, savamment, un mortel soporifique. Mon intervention anesthésie l'angoisse : la vérité s'endort en plein vol! Elle se fige dans une position fœtale. Dès qu'elle ne bouge plus, je lui rends les derniers hommages : je l'oins de mon suc digestif. Je la rends bien luisante. Alors seulement, je l'ouvre et l'aspire. Ce travail peut prendre des heures. Car il ne suffit pas d'ingérer. Il faut mastiquer longtemps : la vérité est indigeste. Mais elle fortifie pour des nuits et des nuits! J'ai connu des congénères, en effet, qu'un seul grillon a soutenus d'un été à l'autre. (Ils se contentaient d'un peu d'eau fraîche.) Moi-même, j'ai déjà patienté quarante nuits et quarante jours après avoir ingurgité un ver à peine long comme un dard! En pays de disette, la survie appartient aux sages, et la sagesse est l'art de se nourrir aussi bien de quelque chose que de rien. Telle est la vérité : elle a deux bouches. On doit les apprêter toutes les deux! J'ai donc appris comment me protéger des rayons du soleil et de la lune en me terrant sous une pierre idoine, comment respirer dans l'eau quand l'oued inonde tout, comment somnoler par grand froid ou par chaleur torride, comment résister aussi bien aux tenailles de la faim que de l'indigestion, comment circonvenir mes prédateurs et séduire mes proies. J'en ai déduit que rien, en ce monde, ne doit me dégoûter. Ni la mort ni la vie; ni le jeûne ni la chasse. Ni aucune de mes proies. Je les dévore en entier, quoi qu'il m'en coûte par la suite de me sentir tout congestionné. Je m'en délecte comme je voudrais qu'on se délecte de moi. J'ai le culte de mes victimes. Je les étudie, je

les dissèque. Je mange humblement tous leurs organes, et jusqu'aux plus repoussants. Je n'abandonne rien au hasard des vents. J'aime que tout reste ensemble, ainsi que les multiples objets dans le grand ventre de l'univers. Mon abdomen contient tous les éléments de mes repas et de mes privations; je suis la mémoire vivante de mes proies bien-aimées. Celles-ci fermentent en moi, me donnent à boire l'alcool de la survie. Elles nourrissent mon corps et mon sang, ma carapace et ma chair tendre. En même temps que je les assimile, elles me transforment à leur image. Elles donnent à mon venin le goût de leur propre corps, et c'est pourquoi aucune prise ne lui résiste : « Je suis tes frères et tes sœurs dans la mort, chuchote le venin. Abandonne-toi à nous, viens nous rejoindre. Vois! Nous avons été rachetés : de victimes que nous étions, nous sommes devenues les effluves du sommeil libérateur qui te gagne! » Tel est mon venin : il séduit. Son langage, toutefois, ne s'adresse pas indistinctement à toutes les prises. Ainsi, quand, soudain immobile et attentive, l'une d'elles s'abandonne tout de suite à mes pinces, j'estime qu'elle n'a pas besoin de ma piqûre salubre pour comprendre que la mort inéluctable l'a saisie. Je me contente de saluer la lucidité dont elle fait preuve, et je distille pour elle un suc digestif d'une douceur exceptionnelle. Par contre, j'administre mon venin aux individus hérissés par la peur de mourir, aux proies incapables d'accepter l'évidence. À ces bêtes qui ont sommeillé toute leur vie, je verse l'aumône d'un sommeil plus profond : ce n'est que justice et que charité. Elles supportent mal la réalité brute; il suffit de la leur épargner. Elles meurent sereinement, et parfois même en pleine extase. Mon venin ne cause ni brûlure, ni souffrance, ni asphyxie. Il dissipe au contraire l'angoisse de mourir et facilite l'admission des proies dans la

communion des victimes. Quant à moi, je guette sur leurs mandibules l'expression du parfait abandon (c'est une chose belle à voir). Je demeure au chevet de mes prises pendant toute leur agonie. Je ne les abandonne à aucun moment. Je veille sur elles tout en veillant à leur mort. Je suis l'officiant de leur paix définitive. Je leur enseigne que si elles perdent leur corps, elles n'ont pas à redouter de perdre la vie. Leur vie passe en moi, intacte. Elle leur survit en quelque sorte. Et puis, je place mon honneur à ne rien gaspiller dans le transfert, à ne rien trahir des propriétés nutritives de mes proies. Je m'applique à des prodiges de loyauté. Je suis à mes victimes comme mes victimes sont à moi. Elles n'ont pas à se plaindre de moi. Nous ne faisons bientôt plus qu'un seul corps. Ma mauvaise réputation ne tient donc qu'à l'ignorance. Je n'ai rien du bourreau servile qui tue un être pour abolir une faute. Je ne sais pas encombrer ma vie de préoccupations étrangères aux impératifs concrets de ma survie : quiconque me connaît bien le sait parfaitement. La fusion en moi du corps de mes victimes, cette communion de leur être et du mien, ainsi que ma patience dans le jeûne exaltent simplement la nécessité et non pas une interprétation de la nécessité. Au désert, j'incarne ma propre survie. Tel un centre de gravité, mon abdomen – qu'il soit plein ou vide – attire à lui les proies irrésistiblement. Elles y trouvent un giron, un abri. Et quand je me retire sous ma pierre, le corps à ce point penché vers le sol que ma queue se dresse en l'air et retombe en avant, on pourrait croire que je me prosterne devant le destin qui est le mien, ou devant les victimes desquelles je tire ma survie, ou devant le soleil naissant qui me chasse vers l'ombre, ou devant la nécessité elle-même. Or je ne fais que digérer mon repas et qu'épier mes prédateurs.

### III

## Dans le sable



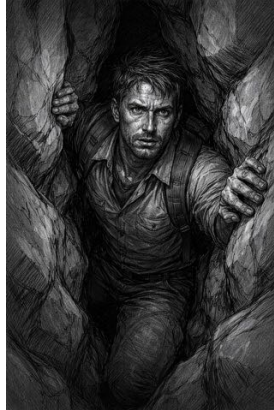
L'air filtre à peine dans le sable. Je dois y respirer très lentement pour ne pas épuiser l'air si rare, garder les yeux fermés pour ne pas les irriter avec les grains si durs. Je garde toute la tête enfouie. Non pas le corps, les pattes, non. Seulement la tête. C'est elle qui a reçu la vision. C'est elle qu'il me faut protéger pendant la bourrasque, enfouir comme un trésor. Les yeux fermés dans le sable : ma seule chance de survie. Ici, pas de tempête aveuglante. On choisit de fermer les yeux. Pas de vents qui hurlent et blessent les oreilles : on les ferme. Pas de prédateurs. Que le calme éternel des profondeurs, que le silence, l'immobilité des pierres, la paix des entrailles de la Terre. Je garde les yeux fermés mais je ne dors pas. Je n'imagine rien, je ne rêve pas. Je suis simplement conscient, attentif au silence absolu, à la surdité du sable, à ma propre existence. Au bout du cou, ma tête pend, bien droite comme le poids du géomètre. Elle indique une direction : le centre de la Terre. Je lui fais confiance. On peut se fier à l'exactitude de la gravité. Je me concentre dans ma tête, nie la douleur lancinante de mon cou penché (depuis combien de temps?). Je pense : « Je n'ai plus de corps, je n'ai plus de pattes, plus de cou. » Je nie leur existence. S'ils se font dévorer, je ne

mourrai pas; si c'est déjà fait, je ne m'en suis pas aperçu. Je suis descendu tout entier dans ma tête, et ma tête est un abri antiatomique. J'y ai prévu tout ce qu'il me faut pour survivre jusqu'à la décontamination. Ma tête est une casemate, une place forte, introuvable, imprenable. Il me suffit de nier le monde extérieur pour qu'il cesse d'exister. Alors, ma propre existence me paraît plus assurée. Je remue la tête dans le sable comme un dormeur cherchant sous son aile les plis les plus agréables. Je ne suis plus ennuyé par âme qui vive depuis des heures. Et néanmoins, je n'ai pas envie de quitter mon refuge. Peut-être retrouverais-je tout de suite, en montrant la tête, les ennemis qui m'en voulaient à mort? Peut-être n'attendent-ils que cette initiative de ma part pour m'attaquer? Peut-être ne veulent-ils dévorer que ma tête? Ma tête si vulnérable hors du sable! Je l'ai plongée en des sables dont j'ai seul la clé. Je peux l'en sortir à volonté, comme un plongeur peut sortir de l'eau sans fond. Mais eux? Pourraient-ils ensabler leur tête et néanmoins survivre? Ils sont faits tout d'un bloc. Leurs membres, leur queue, leur pelage, leurs viscères, leurs mâchoires, leur tête : tout cela ne fait qu'un. Impossible d'enfouir un élément et risquer la perte des autres sans risquer aussi toute la mort. C'est pourquoi ils ne s'ensevelissent pas vivants dans le sable. Ils le craignent sans savoir qu'on peut y trouver la paix. Et ils nous redoutent quand mes congénères et moi y cherchons refuge. Ils appréhendent peut-être d'y voir notre tête agrandie mille fois, prête à ne faire qu'une bouchée de leurs membres, queue, pelage, viscères, mâchoires, tête – qu'une bouchée! Or notre tête ne cesse jamais d'être minuscule. Elle ressemble à un œuf, à une graine qui n'attend que la pluie pour révéler son génie et exaucer les souhaits les plus divers. J'hésite entre le goût de rester enfoui

indéfiniment et l'envie de sortir la tête pour voir si mes ennemis attendent, assis en cercle, un seul signe de ma part. J'aimerais, comme la tortue, les observer depuis l'intérieur de ma carapace. Ils pensent peut-être que j'ai pris racine, que je peux leur échapper en passant du règne animal au règne végétal, de la nourriture alléchante à l'insipidité des plantes? Vais-je sortir la tête? La leur montrer pour les détromper? Cela vaudrait la peine, au moins pour respirer un bon coup d'air à mon aise avant de reprendre mon ascèse. Or est-ce vraiment nécessaire? Parfois, je pense que je suis une racine et que je me moque bien de l'air frais. D'autres fois, je pense que tout est mort autour de moi, que je suis le seul survivant, l'unique miraculé. J'ai alors un sursaut, comme si je venais de me surprendre à rêver tout haut : je me secoue à la manière d'un chien qui sort de l'eau, je lutte contre le réflexe de retirer ma tête du sable, d'un coup, sans prendre garde aux prédateurs. Et puis je recouvre mon calme; mes ennemis me paraissent évanescents, comme des inventions de l'esprit. Seule me semble réelle la sensation d'être enfoncé dans le sable. Mon cou y pénètre si profondément que ma fuite elle-même me devient agréable. Et je me demande si je n'y consacrerai pas toute ma vie.

## IV

### Dans le tunnel



Je rampe avec peine dans un tunnel vertigineusement étroit et bas. Il est si étroit que mes épaules touchent presque sans arrêt aux parois de terre humide. Mes vêtements sont en loques depuis longtemps. Je les enlèverais bien pour faciliter ma progression : je pourrais me transformer en une espèce de caillot visqueux, je glisserais mieux dans l'œsophage de la Terre; or je ne dispose plus d'assez d'espace pour m'en défaire; d'ailleurs, un tel exercice me décourage rien que d'y penser, j'y renonce. Si l'idée m'était venue plus tôt, d'accord. Là-haut, le couloir contraignait à marcher courbé, c'est vrai; au moins, je pouvais m'asseoir normalement; j'aurais pu ôter mes vêtements. Allez savoir pourquoi : alors précisément que cela était encore possible, je n'y ai pas du tout songé! C'est bien la preuve qu'on ne peut guère posséder deux avantages en même temps! Le bonheur est avare. On le voit bien aussi parmi les hommes : je n'arrive pas à y rassembler les deux moitiés de l'illustration

gagnante. Les responsables de la loterie n'imprimeraient jamais la seconde moitié que je n'en serais pas autrement surpris... Ah! je ne les accuse pas! Bon! il s'en trouve sans doute de malhonnêtes qui ne permettent pas que les espoirs se réalisent. La plupart ne sont que négligents. Ils remettent au lendemain l'impression de la moitié gagnante; leur famille, d'autres besognes, mille sollicitations les accaparent, et le téléphone sonne sans répit, ils doivent bien répondre! Ici, pas de téléphone. Je suis seul, loin de tous, et personne ne m'a vu entrer par la fissure étroite derrière laquelle j'ai dû affronter la montagne de guano, ses grouillants saprophages, le cri des chauves-souris, celui des rats, la fuite des bêtes furtives et leur hostilité quand elles rapploient. Au fond de la caverne, je me suis enfoncé dans le tunnel avec une si farouche détermination que les sentinelles de l'ombre n'ont pas osé me suivre bien loin. Elles ont peur d'une obscurité trop sévère, d'un froid trop vif, elles qui, pourtant, vivent dans des refuges austères dès la naissance. Elles ont compris, je crois, que mon intention se limitait à traverser leur territoire; elles ne se sont senties menacées que pendant les premières heures. À l'endroit où, mystérieusement, l'absence de lumière se fait plus intense, leur domaine s'arrête. Que la nuit puisse devenir plus pressante, la vue plus aveugle, je ne le savais pas. Je m'en suis rendu compte seulement après avoir constaté que les bruits avaient cessé, que les bêtes ne me suivaient plus. C'est une opacité de l'air qu'on ne perçoit qu'avec son corps, qu'en prenant conscience de l'amplitude considérable de sa solitude. À cet endroit, l'air était froid et le tunnel ne laissait pas à penser qu'il se rétrécirait brusquement. Je préférais aller de l'avant, au fond des choses. Il fallait, pour cela, palper avec soin les parois : aveugle comme je l'étais, je risquais à tout moment de tomber dans

un puits, de glisser dans un gouffre. J'allais donc, au pas d'un bébé, toujours tâtonnant, plus loin dans la Terre. Au moment où je m'y attendais le moins, j'ai trouvé, tout au fond d'une galerie, la voie étroite dont on m'avait parlé. Il s'agit d'un passage juste assez large pour laisser passer le corps d'un homme. Encore ne s'y prête-t-il qu'avec réticence. Son embouchure, en effet, serpente dans le roc, et les angles sont si raides qu'on ne peut s'épargner des éraflures. Il faut persévérer, tout endurer sans se plaindre. Car, l'épreuve passée, un courant d'air tiède arrive sur vous et vous rassure, comme si vous veniez de rentrer dans le ventre de votre mère. Cet air vient des entrailles de la Terre, sûrement. Il a suivi les méandres du boyau – depuis combien de temps? – toujours montant, alors que moi, je descends; je descends à sa rencontre, à la recherche de l'illumination. Oh! je sais! Je ne peux véritablement compter ni sur mes mains ni sur mes avant-bras pour avancer, car la hauteur du conduit me laisse à peine assez d'espace pour me tenir sur les coudes. Qu'à cela ne tienne : je me sers de mes pieds, je rame avec mes pieds, et ils me propulsent en avant, toujours plus en avant. Bien sûr, oui! le tunnel m'entraîne souvent vers le bas, m'astreignant à garder la tête à l'envers, mais, par moments, il se redresse et parfois même monte un peu, ce qui me donne un répit; j'en profite pour me reposer. Je peux dormir des jours entiers ou quelques minutes, je n'en ai qu'une vague notion. Le temps, s'il s'écoule encore, le fait loin de moi; sans moi, pour ainsi dire. Je m'en passe. Je ne me passe pas aussi bien d'air, cependant. Lors de mon avant-dernier réveil, j'ai constaté un changement, une absence. Le courant d'air tiède avait disparu! J'ai pensé qu'il reviendrait; il n'est pas revenu. Mon sommeil agité l'avait peut-être mis en fuite? J'ai veillé, veillé. Le courant

d'air n'est pas revenu. J'ai sombré dans un sommeil des premiers jours du monde. À mon réveil, l'air ne soufflait toujours pas, et je suffoquais. Je peine encore à respirer. Je bloque le conduit : voilà sans doute pourquoi l'air chaud ne bouge plus! Peut-être n'a-t-il jamais bougé? Et si j'avais été victime d'une illusion? d'un espoir? Je ne sais pas. J'essaie de ne pas y penser. J'avance comme un soldat dans une tranchée. Le silence ironique et l'obscurité cruelle éclatent autour de moi comme des obus. L'air immobile et âcre brûle ma face. Parfois, le tunnel devient si étroit que je me demande franchement si mes épaules vont passer. Il me faudrait les doigts experts d'une sage-femme entre mon corps et la paroi. Le boyau ne remonte pas souvent. Il ne remonte plus; je dois l'admettre. Depuis un temps infini, j'ai la tête plus basse que les pieds. Je lutte contre le déferlement de mon propre sang. Continuer, cela veut dire : m'enfoncer tête première vers l'inconnu, à l'envers du bon sens, le visage brûlé, étouffé, déshydraté, affamé, exténué; renoncer à l'inconnu, c'est devoir remonter à reculons, le plus souvent la tête en bas, non moins asservi aux caprices du roc. La perspective d'une telle retraite me paralyse d'angoisse. J'aime mieux m'éteindre ici, dans le secret de la Terre. M'enfoncer davantage, cependant, quel risque! quelle angoisse! Mais quelle gageure aussi! J'ai conçu l'espoir insensé de trouver la lumière de préférence dans les ténèbres, de préférence où nul ne la cherche. Car mes questions sont des questions d'affamé, sans commune mesure avec celles des repus. Il leur faut une pâture pour fauve, miraculeuse d'évidence. Si je dois mourir pour cette épiphanie, je mourrai, mais ce sera dans la joie de tout comprendre enfin. Cette seule perspective vaut bien que,

dans cet affreux tunnel, je traîne avec une certaine vigueur mon corps souillé de boue et de sang. Et que je tienne tête, obstinément, aux apparences.



J'ai besoin de tendresse  
dans les palmes de mon inquiétude.

CLAUDE GAUVREAU



# LES PALMES DE L'INQUIÉTUDE



# RIGUEURS



## Les Zogmes

Même les loups ont peur des Zogmes. Dès qu'ils le peuvent, ils tentent de leur échapper. Ils s'enfuient des tanières à toutes pattes. Layons, sentiers, pistes, sentes, forêts. À l'instant qu'ils se croient sauvés, les Zogmes!

Car tous les passages mènent aux Zogmes. Détours, lacets, croissants, collets. Tous les pas tracent les mailles d'un seul filet. Jusqu'à l'horizon courbe d'où s'échappent les points de fuite. Qui tombent dans la chair. Et s'y fondent avec le temps.

Les Zogmes sont des dompteurs de loups. Ils s'offrent un loup vivant. Deux, trois, toute une bande. Aucun loup n'échappe à leur médecine. Le Zogme a les dents longues. À côté, les dents de lait sont aux loups. Aux hyènes, aux chacals, aux panthères, aux lions.

Chirurgie au plastic, les Zogmes règnent à coups de purges. Ils ont aménagé la jungle à leur image et à leur ressemblance. On lève de partout la tête sur leurs icônes géantes. Dont la vue pénètre au-dedans sous forme de crainte. On sent que la manne tombera d'en haut. À moins qu'on ne tombe à genoux.

La jungle a ses règles. Tous les jours. On saigne à l'entrée, à la sortie, partout à l'intérieur. L'écu des Zogmes a pour meuble des gueules de loups. Devant lesquelles une patte saupoudre la poussière à mordre. Poussière de volcans radioactifs. Qui projette son ombre tropicale sur le soleil. Et dépose sa pluie noire sur les feuilles. Jusqu'à les rendre

illisibles. La jungle s'étend d'un Arctique à l'autre. De l'Everest à la mer de la Tranquillité. Les loups le savent. Ils ont flairé la pisse de Zogme.

Les Zogmes ne sont pas les prédateurs des loups. Ce sont les prédateurs des autres Zogmes. Ils se servent des loups pour se donner du panache. Ils les aiment farouches, les excitent à la colère. Pour cela, ils maintiennent les loups affamés. De temps à autre, ils leur donnent un frein à ronger. Ou un os à voir, hors de portée. La fureur des loups excite les Zogmes à la battue. Un matin, n'importe lequel, les Zogmes réveillent les loups. Ils les relâchent sans raison. Les loups prennent l'os aux dents. Courent dans la jungle, comme le feu. Bientôt, les Zogmes n'en peuvent plus d'attendre. La chasse commence. Plus nombreux que les loups, les Zogmes ont tôt fait de les encercler. Néanmoins, l'heure du danger prend les Zogmes à revers. Car ils s'entretuent déjà pour l'appropriation de la rage. La bave de loup, croient-ils, est un puissant aphrodisiaque.

Les Zogmes ne sortent jamais sans leurs loups. Ils paradedent en leur compagnie, par pure arrogance. Ils ne les musellent pas, ne les tiennent pas en laisse. S'ils les voient se jeter au cou des agneaux, ils s'en amusent. Ils n'ont qu'à siffler pour les rappeler à l'ordre. Les Zogmes conduisent les loups à la patte et à l'œil.

Cornes, venin, dard, crocs. Les Zogmes sont armés jusqu'aux dents. Leur sourire pétrifie les animaux dans leur fuite. Quant au pigeon du rire, il vole en éclats. Vains guetteurs de trébuchets! Vous n'empêcherez pas que les mâchoires de l'embuscade claquent. Chef couronné d'yeux, hermine tactile, sceptre sensoriel. Les Zogmes, à tout coup, subodorent le coup de patte. Ils ont l'art de retourner les gants qu'on leur jette.

Depuis qu'ils s'expliquent les choses, les Zogmes n'ont plus peur. De la foudre, des éclipses, des abysses, du cosmos. Ils ne craignent plus les Gorgones, Béhémoth et Léviathan. Ni spectres, démons; souffrance, meurtres et châtements. Ils ne laissent plus vomir les gargouilles à l'orée des bois. Ils ont livré le bois à des marchands de magouilles. Les Zogmes ne portent pas de marque au front. Ni de marque à la patte droite, ni le sceau de Lilith. Le nombre six-six-six n'est pas chiffré pour eux. Ils se le tatouent sur le sexe. En signe d'avertissement.

Dehors, ils sortent sans leur mère. Se risquent sur les bords du monde. Ne tombent pas dans le vide. Les Zogmes sortent par la gueule des antres, flanqués de leurs loups. Ils imposent l'ordre alphabétique en commençant par Z. Prescrivent le poison et l'antidote. Abandonnent les restes quand ça leur chante. Les signes du temps, ils s'en jouent. Ils détroussent la pluie et le beau temps. Blanchissent leurs passes, leurs prises, leurs pattes. Se font une gloire de leur immunité.

Le portrait-robot des Zogmes les figure dressés sur leurs ergots. Pointant sur la vie un regard de basilic. Les animaux n'ont qu'à marcher à quatre pattes.

Voilà pourquoi les loups ont peur des Zogmes. Et avec eux les vautours, les requins, les scorpions, les varans. Pourquoi ont peur les bêtes qui volent, nagent, rampent, courent. Les Zogmes n'obéissent à rien de connu. Rien ne les enferme. Ni la faim, ni l'autodéfense, ni la protection des petits. Ils entrent et sortent à leur guise de la chaîne alimentaire. Les Zogmes sont imprévisibles, leurs volontés provisoires. Ils ne tuent pas toujours pour se défendre ou manger. Ils tuent pour capturer, rejettent leurs prises à l'eau.

Les Zogmes arborent des fourrures griffées. Ils se déplacent en montures de luxe. Transforment des cavernes en repaires. Ils prétendent mener une vie sans histoire. De fait, ils éjaculent de la glaire et du blanc, se roulent par terre avec leurs petits. On se dit à les observer qu'ils ne feraient pas de mal à une mouche.

Cela n'empêche pas les morts d'avoir tort, un poids pour les vivants. Bénies soient les mouches pondeuses! Quant aux faibles, ils oscillent parmi les pommes. On les pend aux arbres de discorde. Les plus forts mordent aux fruits. Et remercient la fée des dents.

Sur le cadavre du dernier faible pousse l'ère du Zogme.

Les Zogmes ont maintenant des pollutions diurnes. Elles se répandent par ondes de choc. Un tout petit choc, mais très souvent. Semence à laquelle s'adaptent les survivants. Elle commande un changement sans douleur. Jusque dans le zoo de la Voie lactée.

Un matin, des loups s'éveillent en Zogmes.

Un matin, ce sont d'autres loups. Des hyènes, des chacals, des panthères, des lions. Des vautours, des requins, des scorpions, des varans.

Un matin, même des agneaux n'ont plus peur. Ils ont des crocs.

Le Zogme n'est pas une espèce menacée.

## La consigne

« Halte ! » clame la sentinelle dans un fracas de herse qui tombe.

Le messager, dont les vêtements poussiéreux témoignent d'une longue route, brandit son bâton et dit :

« Écarte-toi ! Je dois parler à ton maître!

— Qui es-tu pour exiger de parler à Monseigneur? Moi-même, qui suis à son service depuis toujours, je ne l'ai jamais vu!

— Cela ne te regarde pas. Écarte-toi, ou je devrai te renverser par la force. »

Le garde refuse tout net, et le combat s'engage.

Or la puissance irrésistible du paysan a tôt fait de précipiter le soldat dans le vide qui ceinture le château.

Sans perdre de temps, le jeune homme franchit le portail et se retrouve dans une cour intérieure, qu'il traverse en droite ligne. De loin, il a vu un deuxième garde. Celui-ci le laisse venir en ricanant : « Voici donc enfin, pense-t-il, celui qu'on m'annonce depuis toujours! »

« Petit insensé! crie-t-il. Que penses-tu venir faire ici?

— Écarte-toi, dit le messager avec impatience : je dois parler à ton maître.

— Tu te trompes, dit le garde. C'est bien par le corps à corps qu'il fallait venir à bout de la première sentinelle, mais moi, je suis invincible au corps à corps! »

Le paysan ne veut rien entendre. Il engage le combat mais sa force ne lui sert à rien. Il s'élançait vers le garde une fois, deux fois, cent fois. Et cent fois recule.

« Ne t'avais-je pas prévenu? dit le deuxième garde.

— Laisse-moi passer! supplie le jeune homme, épuisé. Je dois parler à ton maître.

— La consigne est formelle : je ne dois laisser passer que la personne capable de me renverser autrement que par la force.

— Autrement? dit le paysan.

— Autrement », dit la sentinelle dans un fracas de herse qui tombe.

## La prison

On commanda aux hommes, aux femmes et aux enfants de bâtir la prison de leur choix.

D'abord, ils ne voulurent pas la bâtir. Ensuite, ils ne voulurent pas l'achever. Ils ne voulurent pas non plus l'habiter.

Comme ils récriminaient encore, le maître d'œuvre leur fit cette remarque :

« N'habitez-vous pas la prison de votre choix?

— Oui, répondirent-ils, mais on ne nous a pas donné le choix de la bâtir ou non, de l'achever ou non, de l'habiter ou non.

— Alors, choisissez, leur dit-il, qu'on en finisse! »

Et il les laissa délibérer entre eux.

Certains quittèrent les lieux séance tenante. Les autres s'en tinrent à leurs habitudes et continuèrent de vivre dans la prison.

« Vous ne partez pas? fit le maître d'œuvre.

— Non, répondirent-ils. Après tout, n'habitons-nous pas la prison de notre choix?

— Ah! oui... Pour cela! (Il réfléchit.) Je peux donc partir?

— Bien sûr! N'êtes-vous pas libre, vous aussi?

— Oui, je le suis. »

Il sortit donc et verrouilla la porte.

« Hé! lui cria-t-on par une fenêtre. Qu'avez-vous fait là?

— J'ai verrouillé la porte, répondit le maître tandis qu'il s'éloignait. N'est-ce pas une prison? »

# IGNORANCES



## La nuée

Dans l'ignorance de ce qui se passait, les responsables du métro l'avaient tout simplement fait évacuer, déversant des milliers de piétons dans les rues du centre-ville. On entendait les explications les plus diverses : alerte à la bombe, intervention des ambulanciers, quelqu'un sur la voie, suicide.

Peu avant, les services de télécommunication avaient brusquement cessé de fonctionner. Plus de téléphone, de courrier électronique, d'Internet. Subitement, la réalité s'était, pour chacun, rétrécie à la portée de ses sens. L'immense territoire de ce qu'on ne voit pas, de ce qu'on n'entend pas, de ce qu'on ne sent pas par soi-même ne donnait plus de ses nouvelles. Aussitôt, les productions de la mémoire et de l'imagination se mirent à coloniser l'ignorance avec des visions d'apocalypse : attentat, tremblement de terre, nuage radioactif... Que le ciel, au contraire, fût radieux et la matinée déjà brûlante – comme la veille et l'avant-veille – n'empêchait pas certaines personnes, privées de leurs repères habituels, de laisser libre cours à l'imagerie d'une insécurité foncière.

Un illuminé monta sur un banc public et appela la foule à la conversion. Quelqu'un lui lança des pièces de monnaie, qui rebondirent dans tous les sens. Quelques personnes se précipitèrent pour les ramasser; des témoins s'en amusèrent.

La foule des piétons, calme encore, marchait vers le nord. Les nouveaux arrivants qui débouchaient sur l'affluence lui emboîtaient le pas et se dirigeaient aussi vers le nord. Malgré quelques personnes visiblement alarmées, les gens paraissaient confiants et déterminés à rentrer chez eux. Certains profitaient de cette récréation pour aller faire des emplettes ou se restaurer en attendant qu'il y ait moins de monde dans les rues.

Loth<sup>1</sup> suivait la foule. Derrière lui, deux hommes au crâne rasé semblaient tout droit sortis d'une chorale : ils portaient le même uniforme noir et blanc. Le plus gros des deux chantait d'une voix harmonieuse un répertoire varié, apparemment inépuisable. Une femme, sortie en courant d'on ne sait où, lui tomba soudain dans les bras. Il eut un geste enveloppant, s'excusa lui-même avec l'amabilité des grands seigneurs, et continua son chemin tout en entonnant une nouvelle chanson. Il se dégageait de cet homme au physique imposant une sérénité, un équilibre qui le rendaient sympathique. Il s'exprimait avec netteté dans une langue inconnue de Loth. Le fait qu'il articulât aussi distinctement rassurait le jeune homme qui, tantôt, marchait devant les deux hommes, tantôt se faisait doubler par eux.

On entendit soudain une cloche de maître d'école sonner à toute volée. Loth leva les yeux vers le son : par une fenêtre ouverte à l'avant-dernier étage d'un vieil édifice, un homme agitait le bras dans le vide et secouait énergiquement sa cloche comme pour alerter les passants. Vu du trottoir, son geste paraissait lointain, et son agitation plutôt comique. Finalement, il rentra le bras et ferma la fenêtre.

---

1. Prononcer *lott* [lot]. Nom d'un personnage de la Bible (Genèse).

Aussitôt, des cris, dans le dos de Loth, s'élevèrent de la rue. Les deux hommes qui, à ce moment, le suivaient détalèrent à toutes jambes devant lui, comme s'ils avaient été pris en chasse par des coupeurs de tête. Loth jeta un regard par-dessus son épaule. Il vit un raz-de-marée de poussière gris pâle, un véritable mur, semblable au front d'une tempête de sable. Le « mur » devait bien faire une dizaine d'étages de haut et avançait trop vite pour qu'on puisse y échapper, même en courant. Il provenait d'une avenue transversale relativement distante et s'engouffrait dans le boulevard où se trouvait Loth. La gigantesque vague de poussière montait à l'assaut des édifices et se renversait en tournant. Tout le monde courait. Des passants bousculèrent Loth, resté en arrêt devant le spectacle. « Ne reste pas là! » lui cria quelqu'un au passage.

Dans le mur de poussière, Loth vit un dessin arborescent qu'il eut l'impression de lire. Il n'aurait pas su dire ce qu'il avait lu; il savait seulement qu'il n'avait pas à craindre.

Le vent se leva, portant aux oreilles de Loth un ample mugissement, comme celui d'une cataracte.

En un rien de temps, la foule s'était dispersée. La plupart des conducteurs avaient abandonné leur véhicule, portes ouvertes, et fui à pied. Certains, au contraire, restaient à l'abri dans l'habitacle. Au loin, deux personnes couraient encore, qui disparurent, avalées par la tempête. Tout ce qu'il avait été possible de voir jusque là, la masse grise l'effaçait. Quand le nuage arriva sur lui, Loth comprit qu'il ne s'agissait pas de poussière, mais de cendres!

L'air, torride depuis des jours, se rafraîchit brutalement et devint glacial. Le vent avait maintenant la puissance d'un ouragan. Loth dut se cramponner à un lampadaire pour ne pas être emporté. Avec les poussières en suspension, impossible d'y voir, et pas de répit pour respirer. Pensant atténuer la violence des rafales et filtrer l'air, Loth sortit nerveusement un mouchoir de sa poche et se le plaça sur le nez. Toute tentative pour regarder autour de lui remplissait ses yeux d'aiguilles. Ses paupières battaient des larmes brûlantes qui, en gagnant les joues, lui raidissaient la peau. L'air chargé de particules avait une odeur de cendres, un goût de chair brûlée qui levait le cœur. Le vent soufflait avec une telle force que Loth fut arraché à son lampadaire; il roula par terre sur lui-même jusqu'à ce qu'il heurte une structure métallique. Il faisait sombre comme en pleine nuit, et pourtant, quand le jeune homme, dos au vent et mains en visière, tenta de voir quelque chose malgré tout, il aperçut le disque gris du soleil au-dessus de sa tête. « Il me regarde », pensa-t-il. (La pupille était d'un gris plus pâle que celui de la nuée, un gris presque lumineux, pas encore éteint.) À ce moment, le disque du soleil disparut dans les cendres. Loth fut pris d'une quinte de toux. Sa bouche se remplit d'un liquide clair qu'il cracha à plusieurs reprises et qui goûtait le sang.

En tâtant la surface de la structure métallique contre laquelle il avait été projeté, Loth reconnut l'aile d'une voiture. Quand il comprit que cette dernière se déplaçait lentement sous la poussée du vent, il craignit d'être emporté avec elle. Il s'étendit à plat ventre, regagna le trottoir et rampa vers une masse plus sombre, dans le sombre qui l'entourait. Il finit par atteindre le pied d'un mur qu'il longea jusqu'à une marche. Au-dessus, il trouva

une autre marche. Il gravit l'escalier à tâtons, interrompu dans sa progression par la toux, la nausée, le besoin de cracher du sang, le larmolement chronique, et maintenant le saignement du nez. Il atteignit enfin un renforcement où il buta sur quelque chose de mou et tiède. C'était quelqu'un. Il était immobile, abandonné, eût-on dit. Il ne répondait pas aux cris de Loth. Difficile aussi de savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Soudain, le corps fut emporté par le vent, oui, emporté! Ce corps, et non pas celui de Loth. Il fut emporté comme on aspire une poussière : zoup! Loth perdit l'équilibre et tomba dans le vide, à la place que le corps avait occupée. Il y tomba? Non : il fut forcé d'aller le remplir. Loth pensa qu'il ne devrait pas rester là, qu'un autre coup de cuillère pourrait l'emporter à son tour. Il ne cherchait pas d'explications; il cherchait son air. Son état respiratoire frisait la détresse. Dans un effort surhumain, il s'arracha à son abri de fortune et se dirigea dans la direction de ce qui devait être une porte. Il atteignit effectivement une poignée, mais elle ne broncha pas. Elle était froide et rigide comme la mort, verrouillée à mort. Loth se laissa retomber près du seuil, exténué; il se pelotonna dans le coin formé par la porte et un mur du renforcement. Là, il arrivait à respirer mieux, si on peut encore appeler cela respirer. L'inspiration laissait entrer des cristaux de verre dans ses poumons; il se les représentait : de fines lames aux arêtes coupantes. Cependant l'air passait aussi.

Tout cela ressemblait à un mauvais rêve qu'on n'était pas certain de vivre pour vrai. Loth se sentait dans un état second, à mi-chemin entre la conscience et le sommeil profond. Il rêva ou se rappela ou prit conscience qu'il se trouvait encore à l'emplacement exact où il avait trouvé la personne, tout à l'heure, celle que le vent avait brusquement emportée.

Alors, il sut qu'il devait rentrer dans la tempête s'il ne voulait pas être aspiré à son tour. Mais cela, il y avait déjà pensé, n'est-ce pas? Il n'en était pas sûr. Il se leva, longea le mur en y faisant courir les deux mains. Juste après s'être levé, un tourbillon se forma à l'endroit où il s'était tenu, pelotonné dans le coin, et le vida de ses poussières.

Il régnait un froid glacial. Loth, crispé, grelottait, les dents serrées. Il se demanda comment il allait faire pour s'échapper de cette minute qui n'en finissait pas.

Enfin, la nuit pâlit. Une éclaircie s'était faite dans le gris foncé; le nuage sembla s'amincir un instant; le disque du soleil réapparut. De grands papiers voletaient dans l'air. Impossible de suivre longtemps leur trajectoire avec ces yeux empâtés.

Il avait maintenant le nez bouché. Du sang lui coulait dans la gorge; il crachait les caillots.

Le vent faiblit; des courants d'air tiède marbrèrent le fond de l'air glacé. Loth vit quelqu'un se tordre sur lui-même puis, soudain léger, quitter le sol et s'envoler comme un grand papier creux. Il ne comprit pas ce qu'il venait de voir et, parce qu'il ne le comprenait pas, ne le crut pas.

Or le vent souffla quelqu'un d'autre vers lui, qui le heurta aux jambes. Ce contact lui parut désagréable au plus haut point. Il sauta en l'air pour lui échapper, et le corps continua de rouler sur le sol avant de s'élever dans l'air comme un sac vide. Le vent l'emporta, le souleva et le fit percuter un poteau, où il éclata en poussière. La traînée s'étira dans l'air; Loth ferma les yeux.

Qu'avait-il donc vu à travers les larmes et les cendres? Que se passait-il donc? Qu'arrivait-il aux personnes? Par quel sortilège étaient-elles évidées? transformées en papier fragile qu'un rien pulvérisait? Dans son cauchemar, Loth se racontait que les Atomes – c'est le nom qu'il leur donnait – s'étaient finalement révoltés contre les Hommes. Oui, les Atomes que les étoiles avaient forgés, ceux qui vibrent dans la chair des vivants et des morts, et qui s'étaient jusqu'ici montrés si complaisants. Ils avaient atteint leur seuil critique. Ils étaient entrés en résonance...

Quand Loth revint à lui, il fut surpris de se trouver encore debout. Il en tituba de vertige. Cependant l'air était plus tiède, plus facile à respirer. Loth battit des paupières et vit que le bleu du ciel teintait la poussière scintillante en suspension. La nuée s'éloignait, laissant derrière elle un boulevard dévasté, comparable au lit d'une rivière asséchée.

Le versant arrière de cette furieuse masse de cendres n'avait pas l'aspect d'un mur. Cela s'estompait lentement dans l'air calmé, retombait en confettis légers, floconneux, presque beaux à voir – n'eût été de l'éblouissement –, car ils brillaient au soleil.

Lentement, très lentement, l'air redevint chaud comme tout à l'heure, comme hier, avant-hier... Pourtant, on ne reconnaissait plus rien. Les particules descendaient vers le sol, s'y posaient les unes après les autres, s'y accumulaient. Il y en avait des milliers, des millions. Il en tomberait durant des heures. On devait lever les pieds pour marcher : le sol tout entier était couvert d'une poudre épaisse dans laquelle on enfonçait jusqu'aux chevilles. C'était une matière gris pâle, uniformément gris pâle, qui rappelait la cendre fine, celle qu'on garde précieusement dans les urnes funéraires.

De loin en loin, des êtres humains, la tête et les épaules couverts de cette laine grise, sortaient de la grisaille, ou y marchaient, silhouettes fantomales. Ils avaient en commun une lenteur de stupéfaction, abominable. Semblables à des mannequins de plâtre qu'on aurait abandonnés dans la rue, ils regardaient sans voir, incapables de comprendre, tournant autour d'eux un visage gris.

Au-dessus, le ciel bleu reprenait sa place entre les édifices tandis que l'air se remettait à frémir de chaleur. Le soleil cessa d'être un disque dont on peut soutenir la vue.

Loth ne savait pas ce qu'il avait lu dans le mur de cendres. Il avait seulement su qu'il n'avait pas à craindre. Cependant, cette connaissance avait été imparfaite. Il n'avait pas eu à craindre pour sa vie, peut-être, pas pour le reste. Du sang, il en avait partout; des victimes, il y en avait partout. À ses pieds, des gouttes rouge clair tombaient sur la cendre, précises, et s'y étalaient comme sur un buvard, prenant vite une teinte grenat.

Les autres, les survivants, semblaient en être au même point : ils restaient debout sur place, hébétés, cherchant à établir un rapport entre *cela* et leur vie de tous les jours. Ils regardaient à leurs pieds, l'air de ne savoir que faire de ces gouttes-là.

## Le Jeu de la passion

Daniel ne me souvenait pas d'avoir vu un Vendredi saint aussi bleu. Sans la pluie de circonstance, le violet prescrit par la liturgie paraissait sans défense.

Nouvellement converti, il avait reçu l'instruction du matin en compagnie des retraitants et pris en silence le dîner au réfectoire. Ils étaient maintenant libres jusqu'à l'office de la Passion, à trois heures. Quelle aubaine! Le jeune homme qu'il était allait pouvoir tenter son excursion vers la montagne bleue, encore plus attirante aujourd'hui que la veille et l'avant-veille.

Tandis que les pensionnaires dociles se dispersaient dans le domaine à la recherche de lieux propices à la méditation privée, lui, jaloux de sa dissidence, empruntait discrètement le grand escalier d'aspect sévère qui conduisait à sa cellule, située au dernier étage de la Villa. À mesure qu'il montait, passant d'une volée de marches à l'autre, il sentait monter en lui une sorte d'euphorie : le moment où il enfilerait son tee-shirt et ses jeans, uniforme des hippies détesté par les vieux. Qu'ils se présentent, les éteignoirs! Il était de taille à les confondre. Même cet escalier foncé, conçu pour le déplacement des groupes et l'intimidation des solitaires, il lui trouvait un laisser-aller à son égard qu'il ne lui avait pas encore vu. Jusqu'au troisième étage, il gravit les degrés avec la souplesse d'un chat.

Là-haut, il trouva avec satisfaction l'étage désert, et sa chambre dans l'état où il avait été lui-même en la laissant : recueilli, méditatif; une petite chose pleine d'âme et de déchirements. Pour l'heure cependant, il se sentait plein d'énergie : vif, enthousiaste et prêt à répondre à la moindre intuition. Il ne fallait surtout pas qu'il se laisse ralentir par l'atmosphère de cette cellule. Aussi alla-t-il, sur une impulsion ludique, jeter par la fenêtre un coup d'œil à la montagne. Le bleu de celle-ci, à peine plus lourd que celui du ciel, le transporta de joie. Il courut fermer la porte, et se changea en vitesse, prenant soin de garder en marge de sa vue, pour ne pas se laisser détourner de son projet, l'attrait de son corps nu.

Il arriva dehors l'instant d'après. Les grands arbres du parc se donnaient à ses yeux. Ah!

L'air frais et la lumière jaune très pâle rappelaient que ce n'était pas encore l'été, mais cela ne comptait pas au regard de l'enchantement qu'éprouvait Daniel à marcher dehors en manches courtes sans avoir froid. Ce 21, commencé en avril, semblait vouloir finir en mai. Quand on est jeune, le cœur se comble au contact des perspectives, et celles-ci paraissaient à Daniel d'autant plus ravissantes qu'il prenait bien garde de n'en définir aucune.

Il avançait vers l'horizon d'un pas ferme et rapide, sûr de lui, ravi d'être dehors, vivant, occupé à respirer, à voir le soleil traverser les arbres et déverser ses bienfaits.

Hâter le pas ne suffisait pas. À la lisière du domaine, là où il n'y avait plus de témoins, il se mit à courir, à courir de toutes ses forces, dépensant sa joie comme un forcené.

Il déboucha soudain sur une plaine immensément ouverte sur le ciel. Le silence était si grand qu'il s'arrêta, haletant, pour l'écouter.

En face, là-bas, se tenait la montagne bleue.

Autour, le paysage était démesuré. Il vibrait d'une formidable énergie que Daniel recevait comme un privilège. Il voyait cette plaine sans concessions comme un chemin vers Dieu. (C'est le discours qu'il se tenait.) Au sommet de cette montagne, oui, Dieu l'attendait, il en était persuadé. Il respira à fond, tendit les bras de chaque côté, puis *entra*.

\*

La terre arable exhalait une chaleur d'enfantement. Cette ardente humidité qu'il traversait de son corps lui donnait le goût de venir au monde. Il marchait droit, sans la moindre hésitation, le regard panoramique, les gestes larges et les foulées costaudes. Il commençait à transpirer, à prendre plaisir à transpirer. La légèreté du bleu le gagnait. C'était comme s'il avait plané; il s'abandonnait à des éclats de rire. Oui, il était vivant! En appétit d'une santé excessive.

Au bout de quelques minutes, il s'ébroua hors de son tee-shirt, qu'il pendit à sa ceinture. La main fraîche de l'air accueillit sa peau nue « avec des gestes de femme », pensa-t-il, gestes qu'il appelait de tous ses vœux. C'était si concret, si tendre qu'il sentit ses testicules se remplir de reconnaissance. Cela ne le troublait pas (il était dans un instant de grâce); c'était seulement drôle et ingénu.

La tête à la découverte, le corps à la vie, les poumons vastes et l'âme unifiée, le jeune homme exultait. Il marchait « vers Dieu » d'un pas ferme malgré l'apparente indifférence

des herbes, de l'eau et de la boue, lesquelles grouillaient pourtant de germinations, d'un fourmillement intense. Citadin aventuré dans cette nature sauvage qui ne lui était pas familière, il frondait : cette vitalité printanière, voulait-il croire, c'était aussi la sienne!

Il traversa de grands champs, des ruisselets, des îlots de terre molle; il mit le pied sur de la paille d'où sourdait l'eau; il suivit peu de sentiers, en croisa plusieurs, sauta par-dessus des clôtures... La montagne bleue l'appelait; il marchait vers elle, poussé par la foi du croyant.

\*

À ce moment, les arbres s'emparèrent du ciel et de la montagne. Daniel restait néanmoins sûr de sa route : il avait bien retenu la direction à suivre et comptait que l'inclinaison du terrain lui servirait bientôt de guide.

Au-delà d'une clairière, il pénétra dans une forêt touffue où il se mit à progresser plus lentement en raison de la multitude de branches fines entre lesquelles il devait se faufiler. Filtrée par les rameaux enchevêtrés, la lumière intense n'était plus que pénombre à sa hauteur.

Le terrain ne montait pas.

Au toucher d'abord, il remarqua à quel point les arbres étaient vermoulus malgré la jeunesse qu'annonçait la minceur de leurs troncs. Enlacés qu'ils étaient par leurs branches basses, ils entravaient sa progression. Daniel ne voulait pas trop s'attarder à leur aspect

repoussant. Toutefois, s'il tentait de s'appuyer sur une branche, celle-ci craquait; s'il marchait sur un arbre tombé, il s'y enfonçait. Il découvrait peu à peu qu'un travail immonde avait creusé les écorces. Soudain, il sursauta d'épouvante : il avait mis le pied sur le cadavre d'un écureuil évidé! À cet instant, des doigts humides lui touchèrent l'épaule. Il fit volte-face en criant : il avait reculé sur un gros champignon d'écorce.

Il allait se rassurer lorsque ses yeux s'ouvrirent encore : là, devant lui, plus loin, à gauche, à droite, toute la forêt était pourrie! Il ne restait debout que des écorces! Il dérapa tout cru dans un cauchemar : « Je suis arrivé à l'orée du domaine de la Mort », se raconta-t-il. Aussitôt sa pensée s'emballa. En voyant les arbres couverts de lichen, il pensa aux récits d'horreur de Lovecraft. Céder à la panique n'avait aucun sens. Pourtant, des phrases absurdes se prononçaient en lui : « Faut-il que j'accepte de mourir à mon corps pour que mon âme s'envole? » « Pourquoi maintenant? Pourquoi avoir attendu que j'aie enfin de l'amitié pour mon corps et pour le monde? » Sa raison vacillait.

Il se signa pour éloigner Satan; il se signa encore pour se disposer au recueillement.

Avec la prière (immobile, les yeux fermés), l'énergie et la détermination revinrent en lui peu à peu. Il se souvint de l'espoir fou qu'il avait conçu de rencontrer Dieu au sommet de la montagne. Oui! Cela se pouvait! C'était plus vraisemblable qu'il n'y paraissait. Il se rappela Moïse, le Sinaï. Il suffisait de croire.

Il rassembla tout ce qui voulait vivre en lui et le poussait en avant, ouvrit les yeux et constata qu'en réalité rien ne le menaçait. Sa peur avait tout inventé.

Longtemps, il persévéra dans son espoir, isolé, à demi nu, en sueur, priant.

Il était certain d'avoir gardé son cap, et pourtant, le sol demeurait plat. Il ne devait donc même pas avoir atteint *le pied* d'un versant! Chaque obstacle nouveau signifiait à l'évidence que la montagne bleue ne lui avait paru accessible qu'en raison de son immensité. « Peut-être, pensa-t-il, en va-t-il ainsi de Dieu? Il ne nous semble proche qu'en raison de Son infinitude. Cependant, à combien de vies-lumière est-Il réellement du plus avancé d'entre nous? » Il réfléchissait ainsi, s'éprouvant lui-même à mesure qu'il progressait dans cet étrange purgatoire.

Pour comble, le terrain se mit à descendre. Loin vers le bas, il n'entrevoyait que des arbres lépreux, effrayants, plus hideux que ceux qu'il avait écartés avec dégoût jusqu'ici. Ils étaient si emmêlés qu'il n'arrivait pas à voir, au-dessus de leurs ramifications, si la montagne bleue se dressait bien de l'autre côté. Il s'imaginait descendre péniblement dans le ravin, franchir à gué un torrent et remonter, en face, guère plus sûr de son chemin qu'un aveugle.

Ah, pourtant!... Quelle merveilleuse consolation ce serait si par impossible il arrivait au sommet de la montagne et y rencontrait Dieu face à face! Ah, quelle extase! quelle rédemption! Ses mains se déployaient juste d'y penser! Il lui suffisait d'évoquer un instant cette vision d'incandescente intimité pour retrouver tout chaud l'enthousiasme dans lequel il était parti de la Villa. Sous l'éclairage visionnaire de l'espoir, les risques du moment semblaient perdre jusqu'à l'ombre de leurs griffes.

À chaque pas cependant, il rencontrait l'opposition de la forêt. Les arbres à demi déracinés pendaient vers la fosse; leurs craquements hantaient l'espace; d'étranges

dialogues d'échos s'entretenaient à son sujet; il lui arrivait de glisser, de perdre pied; il se raccrochait de justesse à des branches cassantes. Combien d'heures encore allait-il progresser de la sorte, dans le péril incessant qu'est le monde sans Dieu?

Du jour bleu, il ne parvenait, dans ce lieu d'exil intérieur, que le violet. La forêt tordait ses inventions malsaines autour de lui; le ravin, plus sombre à mesure qu'il s'y enfonçait, ouvrait les mâchoires : « Essaie seulement de me franchir, si tu l'oses... » Et lui, glacé d'effroi, avançait sans réfléchir, prenant goût, malgré lui, à la pente.

En bas, le vide affolant déployait en abîme la fleur de ses nervures. Daniel s'approchait des grands fonds où l'on entend la petite voix qui dit toujours vrai, la voix discrète au creux de soi, à peine audible au quotidien. Et voici que cette voix pariait, contre les apparences, qu'il n'existait rien en dehors de ce qu'il imaginait : le ravin n'était que le reflet en creux de la montagne où il allait puiser Dieu et la force d'être un homme; le versant recherché se dresserait évidemment de l'autre côté; Daniel n'aurait qu'à traverser le miroir de ses peurs; il fallait défier toute logique au nom de cette merveilleuse certitude : il n'y a de passage vers les hauteurs que par le gouffre.

Mais le ravin était si crédible, si béant, et ses limites si inquiétantes, que Daniel ne pouvait plus penser à autre chose. Il eut peur de lui, de ce qu'il irait *faire* en bas, cerné par la boue et les débris d'arbres, déjà repéré par quelque animal aux aguets.

La sidération le gagnait. Il approchait du point de bascule. Pourrait-il revenir à la réalité commune, cette peau mince qui nous protège?

\*

« La Villa! » pensa-t-il, brusquement terrorisé à l'idée qu'il pourrait manquer le début de l'office de trois heures. Sa montre – quel réconfort de la trouver à son poignet! – marquait deux heures vingt. Plus que quarante minutes pour atteindre le sommet de la montagne et rentrer à temps pour le chemin de croix. Ce n'était pas assez. Allait-il continuer à tout prix, défendre sa vision jusqu'à la rage? Ou bien capituler par manque de preuves? se convaincre qu'il avait rêvé? Rentrer à la Villa comme l'aurait fait toute personne sensée? Il se consumait des deux côtés : gageure, soumission.

Et si tout à coup, tout à coup, Dieu l'attendait? L'attendait réellement là-haut? On lui avait parlé de buisson ardent, de signe extérieur qui prouve que l'âme a raison contre les yeux du corps. Le buisson, le signe... étaient passés en lui sans discussion. Il les cherchait, c'était plus fort que lui... Aucun, rien. Pas le moindre souffle.

Et si tout à coup tombait la nuit – comme au Golgotha? – en plein jour!

Cette idée l'emplit d'appréhension; il rebroussa chemin. En toute hâte. Espérant que la forêt ne se referme pas sur lui.

Il se sentait aussi vulnérable qu'un insecte engagé trop loin dans l'urne d'une plante carnivore.

« Encore la fuite! » pensa-t-il en s'échappant. La fuite devant l'imminence du vide. Éclaboussures de vide crachées sur l'âme comme des taches d'encre sur un buvard – trous, tavelures de vieillesse –, qui s'étendent à vue d'œil, à perte de vue.

Il avait beau regarder autour de lui, il ne voyait ni la montagne bleue ni le jour où ses projets les plus élevés s'accompliraient enfin. Il ne rencontrait sur son chemin que des branches mortes à écarter devant sa fuite; il n'entendait plus dans sa tête cette voix venue d'en haut qui aurait pu le rassurer sur son compte si seulement elle lui avait parlé comme il l'avait imaginé : « Approche. Je t'attendais. Ne crains pas. Laisse couler tes larmes. Je te consolerai. Ne sois pas si dur envers toi. »

Il n'avait trouvé qu'entraves et déroute.

Les arbres qui s'étaient entrecroisés pour l'empêcher d'atteindre son but se bousculaient maintenant pour le retenir. Il devait s'ouvrir un passage avec rudesse, cassant des branches, baissant la tête, enjambant des troncs, insoucieux de s'écorcher la peau au contact d'écorces abominables. Les symboles tombaient comme des croûtes. L'univers s'affirmait concret, analphabète, préhistorique. Il n'y avait pas de sens caché. Il se voyait isolé. Sa quête s'était simplifiée au possible : trouver le parcours le plus direct entre deux points. *Sortir.*

\*

À peine évadé de la forêt, le jeune homme s'empêtra dans les marais. Il ne réussit à les franchir qu'au prix de détours qui n'en finissaient plus. Il veillait à ne pas se perdre, prenant pour points de repère tel arbre caractéristique, tel méandre, tel alignement de troncs qu'il avait remarqués tout à l'heure et qui s'étaient décalés; il reconnut des clôtures qu'il

avait enjambées. Son âme était triste. Il pensait au dieu lointain des juifs et des musulmans. Il se faisait la leçon : « Tu cherches un dieu inaccessible alors qu'Il est présent partout. Ne te surprends pas que tu doives expier ton manque de foi par une route laborieuse. » Il n'arrêtait pas de se parler.

Enfin il se sortit de ce mauvais pas. Les champs ouverts s'illuminèrent comme le visage du père devant l'enfant prodigue. Il était sauvé! Les couleurs s'étaient seulement ternies un peu.

Il se sentait rassasié d'excursions et de montagnes bleues, heureux de revenir à la Villa et aux sentiers battus. Il reconnut au loin le clocher auprès duquel se dressait la maison de retraite. Il se dirigea dans cette direction et reprit son pas de course, de plus en plus léger, heureux de ses cheveux longs qui lui battaient la nuque.

\*

Parvenu à l'orée du domaine, il renfila son tee-shirt et ralentit la marche pour ne pas choquer les retraitants qui avaient sans doute connu un après-midi moins tumultueux que le sien. Il suivit le sentier aussi calmement que possible.

C'était drôle, tout de même, remarqua-t-il : il venait de vivre dans l'exaltation et dans l'angoisse une sorte de chemin de croix, et il était revenu en courant pour quoi? Pour se laisser troubler de nouveau par la représentation grandeur nature de la Passion! Il fallait, pour agir ainsi, qu'il ait formé à son insu l'espoir absurde de trouver quelque profit à

s'acharner dans les voies sans issue ou à se tourmenter davantage. À quel jeu sardonique se livrait-il donc ainsi corps et âme?... À commencer par ce bain de questions dont les vapeurs caustiques étaient en train de décomposer la joie de son retour! Par la grâce de Dieu, pensa-t-il encore, il n'était pas foncièrement perdu : il cherchait déjà d'instinct à préserver ce qu'il lui restait de sa légèreté pour planer au-dessus des acides. Il ne pensa plus qu'aux cinq minutes de liberté qu'il lui restaient; il pressa le pas. Tout reprit sa place.

\*

Quand il put disparaître enfin derrière les murs de la Villa, il courut jusqu'à sa cellule suffocante, qu'il trouva monstrueusement tranquille. Laisant la porte ouverte pour respirer, il alla à la fenêtre, ouvrit tout grands les hauts battants. Aussitôt, la campagne rinça l'air et congédia les fantômes. Il arracha son tee-shirt imprégné de sueur et se hâta d'asperger son visage et son torse. Les ongles du courant d'air zébrèrent sa peau nue; il frissonna de plaisir. L'interminable jet d'eau sortait du robinet dans un tonnerre d'applaudissements. Daniel y replongeait les mains compulsivement pour mouiller son tronc déjà mouillé. Avec l'eau, la sueur devenait glissante et lui, frénétique. Il se surprenait à frictionner sa nuque, ses épaules et ses bras égratignés; à se masser le torse jusqu'aux lombes. Il se rendait bien compte que le temps passait, qu'il se mettait en retard, mais il n'y pensait qu'en surface. Il aurait voulu toucher son tronc de partout à la fois, en venir à bout enfin : le dompter *et* l'assouvir. « Je me rafraîchis vigoureusement » : voilà ce qu'il se

racontait. Mais il reconnaissait les signes avant-coureurs : dans le miroir, la couleur avait envahi ses joues; le sang lui montait du cœur, lui battait aux tempes. Il avait beau plonger son visage enflammé dans ses mains pleines d'eau froide, il brûlait toujours; il voyait bien que ses doigts fébriles s'étaient mis à trembler. Impulsivement, il ferma le robinet et s'empara d'une serviette avant qu'il ne soit trop tard. Il se serait complètement dévêtu si, par la porte ouverte, il n'avait pas craint qu'on le surprenne en flagrant désir.

## Chapelle ardente

C'était un soir de verglas. Un de ces soirs de pluie glaciale rabattue par les vents, une tardive convulsion de la fameuse crise qui avait plongé le Québec, un mois plus tôt, dans une nuit brutale, basse, privée d'étoiles. Pendant quelque temps, nous avions mené une vie recroquevillée et vigilante. Puis l'électricité nous avait été rendue, mais pas l'insouciance. Nous étions passés, en quelque sorte, de l'enfance à l'âge d'affronter la vie. En déglaçant le pare-brise de mon auto pour aller voir ma tante à la Cité-de-la-Santé, je savais que les bourrasques mouillées se chargeraient pour moi d'un sens qu'elles n'avaient encore jamais pris.

« Tu n'aimerais pas mieux attendre à demain? » avait demandé ma femme, inquiète de me voir m'aventurer sur les chaussées glissantes.

Non, bien sûr. Je n'allais quand même pas me faire dicter mon emploi du temps par une tempête, fût-elle de verglas! En écoutant mon père me parler de tante Jeanne, j'avais senti qu'elle venait de passer de la souffrance à la détresse, et j'avais résolu de faire ma part. Le plus vite possible était ce soir, et ce moment ne repasserait pas.

Malgré ma hâte de prendre la route, il me venait des poussées d'appréhension à la pensée d'affronter, dans l'intimité publique d'une chambre d'hôpital, la part inconnue qui tenaillait ma tante. Dans mon ignorance des malades et des soins à leur prodiguer, je

craignais de ne pas être à la hauteur de l'assistance dont elle aurait besoin. Je n'aurais à lui offrir que mes mots et mes sentiments; pour le reste, je serais plus démuné qu'elle. Avec autrui, il en va souvent ainsi : nos gestes, même de bonne volonté, accusent rapidement nos propres limites. En comparaison, le verglas se montre tellement plus simple que c'en est presque reposant : il suffit de lui résister.

En tenant tête bravement aux puissants assauts de la pluie, je retrouvais la satisfaction éprouvée durant ma jeunesse à mesurer ma petite personne aux éléments grandioses. Je revoyais le blizzard, observé à travers les vitres glacées du salon. Les doigts sur le givre, j'aimais laisser grandir mon emballement jusqu'à l'intolérable, et là, n'y tenant plus, « *Go!* », je m'habillais en toute hâte pour aller dehors. Dehors, au milieu des vents, je participais à quelque chose de si grand que cela m'était bien égal que le froid me donne mal au front. Déneiger seul, dans les secrets du soir tombé, la longue entrée du garage paternel, tout en recevant sur la peau du visage la piqure mouillée de la neige soufflée, n'avait donc pas été une simple épreuve de force et d'endurance physiques, mais chaque fois une expérience intérieure d'une précieuse intensité. Ce soir de verglas me rendait aux séances de pelletage nocturne au cours desquelles, ayant accédé à mon discours intérieur, il m'avait été donné de sentir, à travers les grains de la matière, une Présence, consciente et universelle, qui était peut-être celle de Dieu. Je me souviens : cette Présence avait ceci de particulier qu'elle semblait attendre, patiente, un contact.

J'enfonçais avec détermination les griffes de mon grattoir dans l'épaisse croûte de glace qui s'était formée sur le pare-brise; elles y laissaient des traces blanchâtres parallèles

que je quadrillais pour former de petits losanges plus faciles à détacher. Tandis que j'appuyais très fort sur mon grattoir, je regrettai subitement très fort d'avoir été incapable de faire mieux pour ma mère. J'aurais pu la visiter plus souvent à l'hôpital durant les derniers mois de sa vie, mais c'est avant, à la maison, qu'il aurait fallu seconder mon père, et cela, je n'en avais pas eu le courage. Fichue pudeur! Pudeur entre ma mère et moi, inculquée de bonne foi et reçue à travers des nuances de curiosité, d'interdits et de mauvaise conscience; pudeur par ignorance de ce qu'est la pudeur au regard de la chose et de la grâce de Dieu; pudeur par appréhension du plaisir et méconnaissance du péché; fichue pudeur qui détourne le cœur du corps! Je ne faisais pas que dire « vous » à ma mère; je la vouvoyais par tout mon corps. Devant cette femme fidèle à son mari et qui aimait tant son fils aîné, devant cette grande oreille à qui, en grandissant, j'avais confié tous mes secrets, devant ma mère, même malade, même à la dernière extrémité, je n'étais d'aucun secours : j'étais manchot.

La glace éclatait sous mon grattoir, elle s'écartait devant mon regret d'avoir été impuissant à donner mon asile, impuissant à poser les gestes nécessaires, ceux dont les malades et les proches ont besoin – et qui ne sont pas innés, quoi qu'on en dise. Ce soir au moins, j'irais voir ma tante Jeanne et inventerais les gestes dont elle aurait besoin; je lui rendrais visite aussi souvent qu'il le faudrait, comme j'aurais dû le faire pour sa sœur, ma mère.

Je parle de ma mère comme d'une étrangère, ce qu'elle était devenue. Une personne décharnée qui s'éloignait de nous sur place, retenue à sa chaise gériatrique tel un pilote à

son siège. Or cette chaise n'était pas éjectable. Elle ne comportait pas de parachute. Elle emportait ma mère à la vitesse d'un ralenti épouvantable, face la première, dans la direction d'un tel vide que la pauvre femme en avait perdu le regard et la capacité de fermer la bouche. Je reconnaissais, dans son visage déformé par l'immobilité, les joues plaquées aux os des pilotes soumis à des accélérations extrêmes : la pression de l'air augmente, le visage résiste d'abord, se tend et puis devient méconnaissable. Quand les cobayes arrêtent enfin au bout de la rampe, on les voit perdre connaissance, et la tête qui tombe est celle de maman.

Il n'y a plus de verglas qui tienne; j'ai fini, je m'arrête. Tout seul à côté de mon auto déglacée, à l'abri du soir et des témoins, je lève au ciel mes joues ardentes et les offre à la pluie glaciale qui, nimbant mes paupières, s'échappe – bienfaisante – des hauteurs.

Cela m'a fait du bien. J'ai rincé mon visage, et c'est comme si j'avais lavé mes fautes. J'ai bien frotté mes yeux à l'eau froide, et maintenant, je vois clair. Le pare-brise est transparent, et de même toute ma vie. De la place de mon père, au volant, la perspective est dégagée. Je ne vois plus son profil tel que je l'observais, enfant, de la banquette arrière. Pourtant, le seul fait d'y penser me ramène à ma place, derrière lui. Il nous conduisait, ma mère, mon petit frère et moi, comme sur un nuage dans son immense auto. Par la fenêtre latérale, je m'emplissais les yeux du défilé des maisons familières, celles du vieux quartier, misérables et dépareillées, que la magie des grosses ampoules jaunes et bleues, vertes et rouges, transformait en chars allégoriques. En cette veille de Noël 1958, ma mère nous avait couchés tôt après le souper : il fallait que notre enfance résiste aux trois messes et au

réveillon qui allait suivre. Malgré la nervosité, je m'étais vite endormi. Un instant après, me semblait-il, ma mère nous réveillait, mon frère et moi. Je reprenais mes sens, un peu surpris de n'avoir eu connaissance de rien. Nous sortions du pyjama pour revêtir nos habits du dimanche : blazer bleu marine, chemise blanche, pantalon gris... et cravate rouge, s'il vous plaît! Toute la famille se rassemblait cérémonieusement dans le vestibule; mon père verrouillait la porte intérieure, puis se retournait vers nous : c'était le signal. Mon petit frère tirait de toutes ses forces la lourde porte qui nous séparait de la nuit, et disparaissait derrière, par la fente. Je le suivais de près, mais il tournait déjà sur lui-même au pied de l'escalier, sautant et criant de joie. Trop vieux pour ces débordements enfantins, je saluais plutôt la sincérité mordante du froid, qui serait celle de mon adolescence et pour laquelle j'éprouvais déjà du respect. Nous retrouvions dehors la neige crispée qui craque à chaque pas... et, au-dessus, cette sorte de silence ouvert qui nous transporte. Les voisins sortaient aussi; on entendait les voitures démarrer. Dans la rue, personne ne me voyait encore passer, direction nord, au volant de mon auto, car cela n'arriverait que plus tard, quarante ans plus tard...

Rares sont les piétons et rares les voitures. Je suis seul dans mon auto; je serai seul avec ma tante.

Durant mon enfance, les veilles de Noël n'avaient rien à voir avec ces soirs de pluie froide aux reflets chromés. Je n'essayais pas comme aujourd'hui d'assumer l'inexorable. Je vivais plutôt de l'espoir juvénile que l'avenir tourne au miracle : j'avais reçu l'absolution, j'étais en état de grâce; j'avais pris mon bain, et mes vêtements raidis sentaient bon; la neige et l'auto étaient neuves; même le vieux Pont-Viau resplendissait de couleurs

achetées à crédit; nous étions tous vivants dans la famille, et Jésus allait naître. Par-dessus le marché, nous étions debout en pleine nuit, permission spéciale. Le cœur joyeux, nous traversions, franc sud, tout le pays des lumières brillantes, jusqu'à la fausse plaine de la rivière des Prairies, absolument éteinte, devant laquelle se dressait la façade opaque du couvent des sœurs de l'Immaculée-Conception. Ici, la clarté aux fenêtres émanait de l'intérieur. Les religieuses nous recevaient avec un entrain et une sollicitude qui m'étonnaient chaque fois et concouraient à mon ravissement. Débarrassés de nos manteaux, nous montions à l'étage, comme pour aller au-dessus de nous-mêmes. Nous empruntions l'un des escaliers monumentaux qui se développaient en miroir et dont les marches, vertigineusement étroites du côté intérieur, rayonnaient vers les murs en s'élargissant. En station devant l'entrée de la chapelle, deux religieuses accueillaient mes parents par leur nom. Elles entraient en conversation avec eux à propos de ma tante Jeanne, en pays de mission. Je n'écoutais pas les adultes car mon regard était déjà parti en courant, devant tout le monde, se nourrir de la douceur crème qui régnait de l'autre côté des portes grandes ouvertes. Il fallait qu'une main me touche l'épaule pour que je revienne à moi et suive, derrière les autres, la sœur chargée de nous conduire à notre banc.

L'heure était solennelle; je faisais de mon mieux pour marcher bien droit. Avec toute la discrétion dont j'étais capable, je regardais « de tous mes yeux » se déployer autour de moi les murs ornés de tableaux, l'éclairage indirect émanant du chapiteau des colonnes, la voûte peinte et les balustrades élégantes du jubé latéral. Nous avançons au ralenti sous le regard silencieux des autres parents de religieuses. La chapelle changeait d'angle

constamment; elle prenait aussi du volume : à mesure que nous avançons, je me sentais plus environné d'air, d'un luxe d'air... à respirer. À la fin, la chapelle nous entourait complètement. La religieuse s'arrêtait, nous indiquait nos places, se retournait vers l'autel, fléchissait le genou au milieu des plis de son ample costume, et, pendant que nous avançons l'un derrière l'autre dans notre banc, s'effaçait.

La route disparaît dans une rafale de grésil; je retire aussitôt mon pied de l'accélérateur et pousse au maximum le battement des essuie-glace. En plissant les yeux, je devine enfin devant moi l'arrière d'un puissant camion qui déglace l'autoroute : je me suis aventuré dans sa traînée. Le raclement de son éperon soulève un nuage de particules qu'il déchaîne en passant à travers. Et je ne parle pas du tourbillon de gros sel mêlé de petites pierres qu'un tourniquet sème derrière lui au ras du sol. La sortie pour l'hôpital n'est pas très loin : je préfère demeurer dans ma voie. J'en profite pour observer le rouleau de glace que le versoir forme et range en bordure de la route. Voilà bien une chose que tante Jeanne n'aura pas eu l'occasion de voir sous les tropiques! Je repense à cette photo en noir et blanc où elle se tient, dehors et en plein jour, derrière un groupe d'étudiantes sagement alignées, propres et en tenue de couvent, l'après-midi de la « Fête de Noël 1957 » (c'est ce qu'on peut lire au dos, à l'encre bleue). Tacheté par la lumière vive tombant des arbres tropicaux, le costume de ma tante ne laisse voir de sa chair que l'ovale du visage et les deux mains. Qu'elle devait avoir chaud, tante Jeanne! Et pourtant, on la sent franchement heureuse, sur cette photo. Combien de fois, avant la messe, n'ai-je pas vu ma mère, assise à côté de moi, ouvrir son missel encombré d'images saintes et de photos? Je guettais le

moment où la reliure cassée donnerait directement accès à ma tante, élevée au rang d'icône. Invariablement, ma mère prenait la photo dans ses mains, la retournait, lisait une énième fois « Fête de Noël 1957 », passait tendrement les doigts sur l'inscription, qui était de la main de ma tante, et revenait à la scène où l'on voit la missionnaire et son « œuvre ». L'espace d'un instant, ma mère se pénétrait tellement de l'image que je n'aurais pas été surpris de l'y voir apparaître, aux côtés de sa sœur, en Haïti.

Là-bas, au milieu des champs verglacés, un éléphant solitaire se profile. Il semble attendre, patient, que s'abolissent les distances. Dans son immobilité hiératique, il se tient debout sur ses longues pattes de béton, silhouette exotique de la Cité-de-la-Santé, rayée par la pluie, où se brouillent pour moi tous les temps du passé.

\*

« Je suis la dernière de la famille », m'a souvent rappelé ma tante, à l'approche de la fin (comme si elle n'arrivait pas à me croire assez vivant pour lui survivre). Mais elle parlait du nom de sa famille, qui s'éteindrait avec elle, faute de garçons. Mais elle parlait de son œuvre inachevée, compromise par la pénurie de vocations.

Tout à l'heure, aux funérailles, quand je suis rentré dans la chapelle de mes Noëls d'enfance, j'ai reconnu beaucoup de choses, sans retrouver tout de suite le sentiment du miracle. Le décor me paraissait mièvre, chose dont je n'avais pas eu conscience, enfant; derrière les balustrades du jubé qui bordent la chapelle des deux côtés s'alignaient de

vieilles sœurs malades en fauteuil roulant; dans la section de la nef réservée aux religieuses, le bataillon de jeunes femmes missionnaires avait fait place à un groupe clairsemé de femmes âgées. Dans l'allée centrale, le cercueil de ma tante en disait long.

Et pourtant, à l'instant où je n'attendais plus rien de cette chapelle, je rencontrai dans le vernis du banc une petite entaille sous ma main qui ressuscita une très lointaine sensation. Quand je vis la fente, je reconnus sans l'ombre d'un doute que je m'étais déjà assis exactement à cette place, une veille de Noël. Je me rappelai la célébration durant laquelle, enfant, j'avais tourné avec obstination un ongle rongeur dans la rainure. Je me mis à suivre mentalement cette messe de la Nativité en même temps que celle de requiem qui se déroulait sous mes yeux. Il ne manquait plus que la messe du jour pour en faire trois, comme l'avait annoncé ma mère.

Cela me fit penser à maman de la façon la plus familière, c'est-à-dire à la présence de son corps, à la droite du mien. Pour obtenir notre attention, à mon frère et à moi, elle s'était penchée sur nous avec la discrétion d'une plume qui vous frôle en tombant du ciel. Je fermai aussitôt les yeux. Mais la sensation demeurait si vive que je voulus trouver d'autres indices de la présence du passé. Je regardai à ma gauche pour vérifier si mon petit frère était toujours là. Il se tenait à sa place comme dans mon souvenir, exceptionnellement sage dans ses habits tout propres. Il avait quatre ans et tendait les yeux vers notre mère, attentif. Moi, je n'osais pas encore y croire. Alors j'ai interrogé mes mains pour voir de quoi elles avaient l'air. Elles n'avaient pas changé! C'était mes mains de p'tit gars, bronzées, aux doigts courts, au dos qui sent bon! « Écoutez », a dit ma mère en levant le

doigt. À ce moment, en effet, de toutes les directions, descendaient jusqu'à nous, par les hauteurs du jubé, les voix d'abord éparses et solitaires – d'anges, aurait-on dit. Ces voix de jeunes femmes annonçant le Messie de par le monde chantaient « Ça, bergers, assemblons-nous ». Je les entendais venir d'aussi loin que du secret des cellules, des couloirs reculés interdits aux profanes. Je n'en croyais pas mes oreilles tant c'était beau. Nous tournions entre nous des visages radieux, tout oreilles. Cela durait longtemps, comme le carillon, à l'entrée du paradis. Et les voix se rapprochaient de nous, se rapprochaient de plus en plus, se fondaient les unes dans les autres et finissaient par chanter d'une seule voix : celle de ma tante, sur son lit d'hôpital, dont les cris de douleur cessent au contact de ma main.

# DÉTRESSES



## Un autre lundi

<sup>1</sup> Plan d'ensemble : il est sept heures du soir sur deux rangées de bungalows figés dans la nuit froide.

<sup>2</sup> Re-plan d'ensemble : il est sept heures sept du matin... les mêmes bungalows, la même nuit froide (suite et fin).

<sup>3</sup> Panoramique sur les cuisines. Dans chacune, la radio chante le même refrain :

*<sup>4</sup> Ac-tu-el-le-ment*

*Il fait sept sept sept*

*Sous zéro oh oh*

*Et les ponts les ponts*

*Sont blo-o-o-qués*

<sup>5</sup> Dehors, le ciel présente sa *Tempête du siècle III*.

<sup>6</sup> À toutes les deux maisons, l'interrupteur de la salle de bains est à la position *ON*, tandis que, dans l'entrée des autres maisons, un figurant déneige son auto *molto presto*.

<sup>7</sup> Soudain, l'écho sonore d'un hall d'entrée attire l'attention sur le seul haut édifice de la rue. Nathalie Bonneville s'éjecte de l'édifice avec sept phrases de retard.

\*

Au boulevard, le feu est rouge, l'autobus en vue et le trafic intraversable. Essoufflée par sa course dans les sillons de neige, Nathalie parvient enfin au bouton du bonhomme piéton et appuie dessus énergiquement. Peine perdue : depuis qu'on a « revitalisé » la grande artère et remplacé les feux de circulation, le bouton ne déclenche plus la rotation des couleurs. Suspense : le feu ne déroutit pas... le flot de carrosseries demeure impénétrable... l'autobus apparaît sur l'autre versant du boulevard... il approche de son stop... il va s'arrêter... il arrête... laisse monter des usagers... c'est long... allez, le feu! allez! change de couleur... Oh non! l'autobus redémarre... (Quelle majesté!) Nathalie trépigne, fait des signes, sautille, crie dans la neige insonorisée. De son côté, le chauffeur, hyperconcentré sur la voie... accélère! Véritable as de l'à propos, le feu tourne au vert pour Nathalie. Ô merveille de la technologie moderne, l'indispensable compte à rebours s'allume et décline ses chiffres géants : « 19, 18, 17... »

Parvenue à l'arrêt d'autobus à moins « 7 », Nathalie est allée rejoindre les trois personnes que l'autobus... n'a *pas* recueillies.

Quatre personnes plus tard, un autre autobus émerge de la poudrière, passe au ralenti devant le groupe, s'arrête tout juste trop loin, dépose un passager et repart en se traînant les roues.

*BALLADE DU CHAUFFEUR*

*Au volant de mon totaibus*

*Je suis le seul maître après Dieu*

*Écartez-vous de mon miroir*

*Un autre chauffeur vous prendra*

*S'il n'est pas lui-même en retard*

*Je suis le seul maître après Dieu*

Il neige à plein ciel dans un silence de forêt boréale. Si Nathalie n'était pas si pressée, elle se croirait à la campagne et respirerait un bon coup.

Pareil à l'aiguille obstinée de la dive boussole, le groupe, d'une dizaine de personnes maintenant, pointe dans la direction du prochain autobus. Seul le regard de Nathalie s'attarde sur la rangée d'arbres en Y, de l'autre côté du boulevard. « Pourquoi diable, pense-t-elle, a-t-on choisi de suspendre les fils électriques du seul côté de la rue où sont les arbres? »

\*

Pour une raison inconnue, les portes d'un autre autobus s'ouvrent enfin devant les douze personnes – aussitôt réactivées. Après avoir escaladé le haut banc de neige à peine durci, les voyageurs, à tour de rôle, redescendent en piqué vers le plancher admirablement... surbaissé! Tous ont vu de l'extérieur que l'espace vacant, à l'arrière du véhicule, suffirait à loger tout le monde. Encore faudrait-il s'y rendre, car les passagers se sont agglutinées à l'avant... « Bon! pense le chauffeur, j'ai pas toute la journée! » Là-dessus, la huitième personne n'a pas sitôt mis le pied sur le seuil qu'elle sent les portes se rabattre sur son dos.

Nathalie a eu la chance de monter à bord et d'atteindre l'allée. Coincée entre deux sacs à dos, elle décide courageusement de se forcer un passage vers le fond de l'autobus.

*Excusez-moi s'il vous plaît*

*Ôte donc ton sac tarla*

*Scusez-zez-zez gentes gens*

*Faisons d'la place aux suivants*

Ayant buté du pied contre un obstacle, Nathalie fait une enjambée pour garder l'équilibre. Elle ne voit qu'après coup l'énorme sac de hockey jeté en travers de l'allée.

*Faut rien rien dire*

*Quelqu'un pourrait*

*Même en hiver*

*Prendre la mouche (bis)*

La jeune femme a l'air (héroïque □, appliqué □, niaiseux □) d'un globule tentant de circuler dans une artère tapissée de mauvais cholestérol. Chaque masse adipeuse s'accroche sentimentalement à sa colonne d'appui et n'en démord pas :

*Je l'ai trouvée*

*Elle est à moi*

*M'en séparer*

*Ce s'rait l'angoisse*

*M'en séparer*

*Ce s'rait l'angoisse*

Quand Globule passe, Gras-dur pivote sans trop rien dire. Ne te plains pas, c'est déjà beau, c'est déjà beau.

\*

Passé le dernier sac à dos – dont le soufflet distendu barre l'allée –, Nathalie débouche sur une bouffée d'air qu'elle aspire goulûment. Surprise urbaine, il y a deux places libres

sur une banquette! Mais attention, entre les deux, un grand flanc mou s'est affalé, membres ouverts comme une pieuvre. Les bras ostensiblement posés sur le dossier, une jambe pointant vers l'est et l'autre vers le sud (autant du moins que le permet la fourche basse du pantalon), la tuque noire enfoncée jusqu'à des lunettes cache-tout à verres miroir, un haut-parleur dans chaque oreille (je ne mens pas), et la musique si forte que tout de suite le ventre fait boum avec la basse, le prince de Céans – aujourd'hui de Mauvais Poil – trône.

*Y a pus une maudite place oké*

*Fa que tu rest' deboutt oké*

D'impatience – mais était-ce bien de l'impatience? –, Nathalie a commis l'impair de lever les yeux au ciel. Au fond de l'autobus, tout le monde a vu.

CHŒUR DES HOMMES DU FOND DE L'AUTOBUS. – Elle a eu l'ombre d'une pensée raciste. Avoue, avoue!

NATHALIE. – Jamais d'la vie. J'avais cru voir deux places c'est tout.

LE CHŒUR DES HOMMES. – Alors, qui a biffé cette pensée? C'est toi, l'auteur?

L'AUTEUR. – Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas écrit.

LE CHŒUR DES HOMMES. – Tu vois, tu vois!

L'AUTEUR. – Attention : je pourrais biffer le chœur des hommes.

UNE IMMIGRÉE. – Je ne me mêle de rian, moi. Je n'y suis pour rian!

LE GRAND FLANC MOU, *retirant ses lunettes*. – Yo, t’as-tu quette chose à m’dire, chose?

*PROTESTATION DE L’AUTEUR*

*J’ai porté aucun jug’ment  
D’ailleurs personne n’a le  
droit [tiens donc, un pied de trop!]  
De juger qui que ce soit*

*Qui suis-je moi pour juger  
Je voudrais bien voir ça moi  
C’est affreux comme les gens*

*Chacun son affaire mèn’n’  
C’est toujours c’que j’ai dit mèn’n’  
T’é cool mèn’n’ sérieux j’tè jure*

Pendant que les passagers se terrent en eux-mêmes, dehors la silhouette effilée du centre-ville tourne sur elle-même « dans sa robe de brouillard et de neige ». L’effet ne manque pas de poésie. Si l’on ne craignait pas tant le ridicule, on le dirait. On ferait le

touriste. On se ferait les uns aux autres cette réflexion nolisée : « Et dire que dans ces édifices vivent et travaillent des milliers et des milliers de personnes, avec chacune sa petite vie, ses frustrations et ses espoirs! N'est-ce pas fascinant, toutes ces histoires qui ne seront jamais contées? »

« Je le vois bien, pense l'Auteur. Ce paragraphe est un vestige de mon ancienne manière. Alors, *delete*. »

\*

Au terminus, personne ne se souvient plus des lointains préceptes de la préséance. Chaque personne est comme un paquet de données sur un serveur : au plus vite le tour!

Dehors, la tempête s'est adoucie. Nathalie laisse les gens s'engouffrer dans l'étouffant tunnel et choisit, malgré la neige, de se rendre au métro par l'extérieur.

Sur sa route, elle doit traverser les huit voies d'un grand boulevard. Quand elle arrive à la hauteur du terre-plein, le feu vert tous-bords-tous-côtés prend la relève de la flèche verticale juste-tout-droit et déclenche la ruée des automobilistes qui tournent. Sûre d'avoir quand même la priorité, Nathalie continue d'avancer d'un bon pas, non sans surveiller du coin de l'œil les voitures s'appêtant à virer dans sa trajectoire. Sûr d'avoir la priorité sur cette priorité, un conducteur ultraperformant – capable avec deux mains de tenir à la fois le volant, le cellulaire, le levier de vitesse et le café brûlant – passe devant Nathalie en l'évitant de justesse. Indignée, celle-ci lui assène un slogan prêt-à-crier : « Piétons

d'abord! » L'autre s'enflamme, désigne (avec sa main libre) le feu tout-rond-tout-vert et donne un tel coup d'accélérateur que l'arrière de sa berline Total Luxury Experience Limited Edition « À-Vous-La-Route » dérape. Or il doit aussitôt appliquer les freins ABCD, car il atteint déjà un rempart de véhicules immobilisés à l'autre feu tout rouge-rouge.

Arrivée en un seul morceau de l'autre côté du boulevard, Nathalie sent néanmoins son cœur battre à grands coups de poing. Elle essaie de se raisonner, mais c'est plus fort qu'elle.

Au métro, elle est accueillie par une musique bruyante, inhabituelle, dont toute la station résonne. Du haut de l'escalier, elle voit un attroupement aux tourniquets. Six jeunes mannequins des deux sexes, immobiles comme des affiches, et ne portant sur leurs beaux corps d'athlètes que des sous-vêtements de marque, obligent la foule à trouver un passage entre eux. Que la pudeur vous fasse ou non détourner les yeux, vous tomberez sur la pensée du jour : elle est partout, inscrite sur les corps.

*Contre une somme forfaitaire qui lui sera versée « dès que le client aura payé l'agence », un jeune rédacteur pigiste a pondu « de toute urgence » – il y a un mois et demi déjà (!) – le slogan suivant, qui entre par la lecture dans toutes les têtes :*

NE SUIS QU'UNE RÈGLE :

N'EN SUIVRE AUCUNE.

Le tourbillon donnerait le vertige, sans le courant de la foule qui – bouge! – vous propulse de l'autre côté des tourniquets et vous jette dans l'escalier roulant, où chacun retrouve ses habitudes. Dans les couloirs souterrains à l'ambiance crue, Nathalie essaie de ne pas regarder les murs systématiquement couverts de panneaux publicitaires entre lesquels fleurissent, même sur le marbre et la brique vernie, des graffitis à hauteur d'homme, aussi gratuits qu'indéchiffrables... à quoi, depuis peu, se sont ajoutées des réclames lumineuses, déjà tachetées d'autocollants. Pour faire bonne mesure, on vous tend aussi la main, une vraie main avec quelqu'un de vivant au bout. Il y a, à tour de rôle :

le pianiste inconscient de jouer la moitié de ses notes à côté des bonnes touches mais dont le répertoire demeure... touchant;

l'accordéoniste incapable de garder le rythme de sa rengaine et qui trouve le moyen de revêtir, malgré ses yeux blancs, le costume de chaque fête;

la flûtiste déprimée devant son « coat » *jean* étalé par terre... qu'un simple salut – jeté même sans monnaie – épanouit;

le violoniste jouant d'un instrument mal accordé mais en virtuose;

le trio d'étudiantes du conservatoire qui exécutent, dans la plus stricte obédience, une pièce-baroque-sur-lutrin, avec tout leur cœur et des mains roses;

le Méditerranéen aux cheveux sel pour qui gratter la seule corde de sa guitare et dire « la la la » sur un *mi* suffit à rappeler « La Mousika » de son pays;

le nouveau mendiant qui tient sur un carton ce mot seul : « CANCER » et qui accepte la monnaie en attendant un miracle;

les deux jeunes déchirés, assis par terre, cigarette au bec, et qui disent « Monsieur » et « s'il vous plaît » tout en laissant pendre, devant le genou plié, une main négligente...

Toutes ces mains de paumés / Si lents / Si lents – tous / Arrêtés / En comparaison de la foule des travailleurs qui passe / Affairée comme un torrent

Toutes ces mains se remplacent / Jour après jour / Elles se tendent matin et soir / Réservent leur tour sur des cartons de cigarettes / Sont au poste avant les ouvriers de la première heure / Ne se distinguent des reportages télévisés / Que par un effet de troisième dimension

\*

« Ah non! », pense Nathalie à la vue du quai bondé.

« C'est sûrement quelqu'un, dit quelqu'un, qui a choisi l'heure de pointe pour se suicider!

— Non, dit un deuxième quelqu'un, il y a eu une défaillance technique.

— Non-non, dit un troisième quelqu'un, ce sont les employés de ci ou ça. Ils font la grève du zèle.

— Attention-attention, dit la voix de la station de métro, nous réalimentons la ligne 2. »

Deux trains plus tard, Nathalie est assez proche de la porte ouverte pour espérer entrer dans le wagon. Celui-ci déverse sur le quai son flot de voyageurs pendant que des impatients foncent à contre-courant pour s’emparer des sièges qui se libèrent. Lorsque l’ouverture de la porte laisse enfin sortir le dernier voyageur, elle ne laisse entrer qu’une personne à la fois parce qu’une petite madame sphérique et un colosse de rodéo ont réquisitionné à leur usage exclusif chacune des poignées latérales. Bientôt – clic! – les portes coulissantes se mettent en branle. Un retardataire se jette dans le tas. Il est passé, mais son sac est coincé entre les portes. On se bat contre celles-ci. Les mâchoires, à force, lâchent le morceau, et c’est reparti!!

\*

## INTERMÈDE

NATHALIE BONNEVILLE *se rappelant une question célèbre.* – « Que diable alliez-vous faire dans cette galère? »

NATHALIE BONNEVILLE *sur le même ton plaisant.* – Gagner ma vie, pardi!

---

1. Note de l’Auteur. Dire quelque part que Nathalie s’est trouvée une place debout contre une encombrante poussette à baldaquin au fond de laquelle un tout petit bébé lala, la tétine du biberon mouillant sa lèvre pourtant, hurle ses doléances à sa mère désensibilisée ou sourde.

N. B. – Par quel étonnant stratagème?

N. B. – En travaillant comme contractuelle-axée-sur-les-résultats. Voyez plutôt :

CHEF DE PROJETS  
DANS UN CABINET DE TRADUCTION

Le défi : recevoir des demandes de traduction, les confier à des traducteurs pigistes, réviser leur travail et livrer instantanément des traductions de qualité supérieure.

N. B. – Heures normales de travail?

N. B. – Aucune. Officiellement, de 8 h 30 à 17 h 30. Jusqu'à 20-21 h (ou plus si nécessaire) : un atout.

N. B. – Pouvez-vous prendre des pauses?

N. B. – Pour fumer, oui. Mais je suis trop occupée, et je ne fume pas. Le midi, je mange à mon bureau. Digérer tout en travaillant : un atout.

N. B. – Que pensez-vous de ces conditions de travail?

N. B. – Je ne suis pas en mesure de poser mes conditions. Au moins, c'est mieux que le chômage.

N. B. [*Notez bien*]. Ici, un courant électrique parcourt Nathalie : elle vient de se rappeler le dossier Mapex qu'elle devait livrer vendredi sans faute. Elle l'a complètement oublié!

\*

Les portes du wagon se rouvrent brusquement. Nathalie fait son chemin en experte dans la foule qui entre et sort en même temps. Arrivée sur le quai, elle remarque un homme, en tenue de ville (élimée), qui pourrait être son père. Il fouille dans une poubelle sans ménagement, en extrait une canette consignée et jette celle-ci dans l'un des énormes sacs posés à ses pieds.

Dans le couloir, il y a encore le paraplégique à barbiche d'universitaire qui la regarde de côté. Nathalie lui dit bonjour comme tous les matins. Il lui répond en pointant des lettres sur sa tablette alphabétique :

« E s t - c e q u e ç a v a ? »

— Oui-oui », répond-elle.

En face du paraplégique, elle reconnaît le clochard qu'elle avait vu vomir dans les marches un soir. Il dort maintenant à même le sol, au pied du mur. Ses vêtements sont affreusement sales. Il ne se lave sûrement plus depuis belle lurette. Nathalie remarque des blessures nouvelles sur ses mains rugueuses, et son visage est encore tuméfié. Les personnes en situation de travail 🧐 passent à côté de la « personne en situation d'itinérance » 😊 sans en faire de cas. (L'autre jour, alors qu'il dormait comme aujourd'hui, trois jeunes loups à cravate se sont moqués de lui. L'un d'eux, poussé par les deux autres, a failli lui marcher dessus.)

À mesure que Nathalie se rapproche de son lieu de travail, son esprit se laisse envahir par les préoccupations professionnelles. Dans l'ordre : le dossier Mapex, puis la présentation Miradelle. Il y avait autre chose aussi, pour 11 h. Qu'est-ce que c'était? Il

faudra vérifier cela. Flash : vendredi, le téléphone de cet enragé de McPherson qui voulait ravoir ses anglicismes et qui osait par-dessus le marché se plaindre de son incompetence à elle, la réviseure! Il avait bien choisi son moment, le McPherson : l'instant précis où Nathalie était sur le point de détordre une phrase juridique longue d'une demi-page, minée par les faux-sens et contaminée par la syntaxe anglaise. Louissette de Tours, qu'on était allée chercher en l'absence du traducteur juridique, avait plutôt sévi, il faut le reconnaître. Elle est meilleure en technique. Flash : le courrier électronique – un plein écran de notes assaisonnées de points d'exclamation : *Hot Hot Hot! Priority #1! Rush! Mandatory! Already late!* Et que dire de la boîte vocale pleine après un congé... des trois nouveaux messages enregistrés pendant qu'on était aux toilettes... des correspondants vaseux incapables de rassembler leurs idées ou de laisser leur question (ils préfèrent qu'on les rappelle!)... Que dire des réponses ambiguës qui soulèvent de nouvelles questions... et, pour donner le coup de grâce, des numéros de téléphone déclinés à vitesse supersonique – qu'on ne peut noter qu'en trois écoutes consécutives – quatre si l'on veut confirmer... Nathalie entre en sueur. Elle pense au courrier deux fois par jour... au petit-déjeuner qu'elle aurait dû prendre... à ses nausées... aux livraisons par messenger-pas-plus-tard-que-16 h... Elle pense aux fichiers électroniques transmis ou reçus par erreur, prématurément ou en retard... dans le mauvais protocole, ou encore illisibles, corrompus, contaminés... dans un logiciel que le cabinet n'a pas encore installé... Il avait raison, le paraplégique : Nathalie ne se sent pas très bien. Le monde tourne autour d'elle, cherche sa prise... Nathalie fait de son mieux... Un lundi après l'autre, un mardi après l'autre... Nathalie va au travail... au

travail comme les sans-le-sou vont aux travailleurs et la carte bancaire au guichet automatique! Elle se revoit en réunion, à l'instant où ses collègues ont tourné leur regard vers elle et que, pour toute réponse, elle a fermé les yeux – à cause d'une brûlure soudaine à l'estomac. Ah oui, c'était cela, à 11 h : la réunion avec XS International, un nouveau client. Et Jean-Marc Pagette qui se plaint toujours de ne pas avoir assez de travail. « Je lui en donnerais volontiers, du travail, pense-t-elle, s'il avait l'élémentaire politesse de soigner son français et de ne pas m'adresser trente questions terminologiques à cinq heures moins dix! » Un instant... Un instant... Quelqu'un a touché le bras de Nathalie. Quelqu'un s'agrippe au bras de Nathalie...

\*

*Haletant et de plus en plus vite.*

C'est une misérable qui fait penser / aux pauvres vieilles d'Europe de l'Est // Elle porte un fichu sur la tête // Pauvre vieille. ///

La femme lui tend avec insistance. (Nathalie le voit bien.) Avec insistance un papier froissé. Nathalie approche les yeux du message. Une langue intraduisible. Même pour Nathalie. La main noueuse s'agrippe à son bras. Papier journal sous les yeux. Regarde! Lis! Message écrit à-la-main à-la-mine ah-la-la. Le papier se froisse à vue d'œil. Une écriture d'enfant. Qui bouge. Comme tous les enfants. Qui se met à tourner. À tourner devant Nathalie, autour de Nathalie :

KEN JU HELL MI?

MAJ HAZBEND END MAJ SAN AR DED.

NID SAM MANI PLIZ.

Le message tourne, le papier se froisse, la femme vieillit, la main se tend, et Nathalie tombe au sol, inconsciente.

Un attroupement se forme. La vieille femme pleure. Elle s'est jetée à genoux près de la tête de Nathalie. Elle agite les bras au ciel. Elle se signe. Elle pousse des cris et des gémissements comme si on venait de tuer sa propre fille. Elle se tient les oreilles à deux mains pour ne pas entendre le sifflement des lance-roquettes. La foule des travailleurs passe et repasse à côté des femmes au sol. Des curieux s'agglutinent. Leur cercle rappelle la paroi d'une artère. Nathalie ne saigne pas encore. Personne ne lui porte secours.

« Laissez passer! clame un agent de sécurité.

— Faites attention, lui dit l'Auteur au passage. Faites bien attention.

— Pourquoi donc?

— Comment "Pourquoi"? Vous n'avez pas vu qu'elle est enceinte? »



## Les carottes

Il tranchait des carottes en rondelles, et sa douleur à l'âme lui fit soudain si mal qu'il se trancha la phalangette du petit doigt – de la même manière ferme et appliquée qu'il avait eue pour les carottes.

Il vit le sang gicler mais ne sentit pas la douleur. Juste celle à l'âme qui ne cessait pas. Alors, il coupa l'autre phalangette, celle de l'annulaire. Quand il vit les deux phalangettes parmi les rondelles de carotte, sa douleur à l'âme, il ne la sentit plus. Elle semblait éteinte. Elle s'était transmise au corps, et son objet était tranché. L'objet de la douleur était là sur la planche, baignant dans le sang qui soufflait à chaque battement du cœur.

C'était si évident, ce qu'il y avait à faire, qu'il poussa un petit cri, presque un rire. Pour la première fois depuis des mois, il savait quoi faire, oui, quoi faire avec sa douleur : panser ses doigts.



## La douleur

La douleur l'a tenue éveillée toute la nuit. Le sommeil ne l'a trouvée qu'aux petites heures. Une nuit, c'est long à traverser. On n'a pas trop confiance, on garde les yeux ouverts. Le matin, c'est plus facile on dirait. Il y a quelque chose qui cède; on fait confiance au jour.

À neuf heures, quand l'équipe médicale est arrivée, elle dormait. On s'est demandé si on allait attendre ou la réveiller.

Au temps de nos grands-parents, la famille se serait tenue autour du lit, à prier dans la pénombre. Le prêtre aurait posé du saint chrême sur les yeux, sur les mains en implorant la clémence divine pour « les péchés que ces yeux ont commis... les péchés que ces mains ont commis... » L'âme en serait sortie purifiée. C'est ce qu'on appelait l'extrême-onction. Aujourd'hui, beaucoup de prêtres arrivent eux-mêmes à cette extrémité. Les médecins ont pris la relève. Ils insèrent une aiguille stérile dans le corps souffrant et pressent lentement sur le piston. C'est ce qu'on appelle l'aide médicale à mourir.

Vers neuf heures et quart, elle s'est réveillée d'elle-même. Peut-être à cause du bruit que nous avons fait, peut-être à cause de la douleur. La douleur qui l'empêchait de vivre et qui n'était pas assez forte pour la faire mourir.

Elle n'a jamais perdu conscience, c'était là le problème. C'est ce que le bourreau désire durant la torture. Que la victime ne perde pas conscience. Les nerfs qui servent à goûter aux plaisirs – plaisir de toucher, d'embrasser –, ils servent aussi aux alertes. Alerte jaune, je me suis cogné; alerte orange, j'ai mal au ventre; alerte rouge, danger! Dis-nous : « Sur une échelle de un à dix... » Comment dire? *Dix/dis* : deux mots qui sonnent comme des jumeaux. Pas identiques.

« J'ai toujours mal quelque part », disait-elle en retenant ses larmes. Et moi qui la regardais sans avoir mal nulle part. Quelle injustice, pensais-je, être séparés à ce point. Chacun isolé dans son propre corps, protégé de la souffrance visible. Ou bien enfermé dedans.

Devant la douleur physique, on se dit qu'il est indécent de se trouver chanceux d'y échapper. Ce qui n'empêche pas cette pensée de nous tourner autour de la tête comme une mouche. On repense à la chance qu'on a, et puis que c'est indécent d'y penser. Le remords est là qui nous taraude, ou bien c'est la douleur, on n'a pas le choix. Dans ces moments-là, on se demande à quoi on échappe au juste.

Trois injections, une demi-heure. Je ne savais pas quoi faire de mes yeux. Je regardais la seringue, je regardais ma femme, je regardais par terre. À un moment donné, ma vue s'est embrouillée. « On n'est pas grand-chose », c'est tout ce qui me venait à l'esprit. Ça m'a servi de prière. Ma tête était vide au-delà de toute expression.

Ma femme est morte ce matin. Les hommes ont emporté son corps avec des gestes cliniques. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer leur savoir-faire. Le corps de la femme que j'ai

aimée, pressé contre le mien par la force du désir, corps offert dont j'ai connu la moiteur, ils l'ont emporté. Il avait commencé à se refroidir. Je ne reconnaissais plus ma femme dans ce corps abandonné. Il était devenu ce qu'on appelle une dépouille. Il y a des mots, comme ça, des mots pour chaque chose qu'on appelle.

Ce soir, je n'ai pas le cœur de me faire à manger. Je pense à toi, à toi qui souffrais trop pour continuer, même avec mon amour. Il doit bien y avoir un mot. Comment appelle-t-on ça, une personne qu'on appelle?



# TORTURES



## Une journée de Maria Gracia

Du lundi au vendredi, les jours de Carlos Angelico y Bastonada Domingo sonnent à cinq heures du matin. De l'inconscience où celui-ci a dormi, une main jaillit qui tombe sur l'interrupteur du réveille-matin et sert aussitôt de levier pour le reste du corps.

Durant la canicule, c'est moins simple. Carlos Angelico connaît des nuits agitées au cours desquelles il roule dans son lit à la recherche du sommeil. Sa colère contre la chaleur l'empêche d'imaginer qu'il souffrirait moins s'il perdait du poids.

« Arrête de bouger tout le temps! » s'exclame Imelda, qui se retourne sans ménagement.

Le dos nu de sa femme a toujours attendri Carlos :

« Excuse-moi, je t'ai réveillée?? »

Quel redoutable privilège de contempler à loisir le corps gracieux de Maria Imelda juste avant qu'elle ne le rende au sommeil. Et de surprendre l'infime affaissement de l'épaule au moment où la respiration change.

Carlos Angelico est en sueur. Étendu sur le dos, il écarte les jambes et les bras en prenant soin de ne pas déranger sa femme. Pas le moindre souffle d'air. Au mur, un lézard guette les proies. Les insectes n'ont pas cessé de faire crier les arbres. Toute la nuit, Carlos les a entendus. Toute la nuit? Et s'il était déjà quatre heures et demie? Ne pas regarder le

réveille-matin. Je ferme les yeux, oui, c'est cela. Je dors, je suis calme. Deux heures vingt. Mieux vaut savoir. Encore presque trois heures de sommeil!

Il entre dans le noir total. Un noir dont il n'a rien à craindre, chargé d'humidité. Il flotte sur le dos, sans peine. Au bout d'un moment, ses yeux distinguent la teinte rougeâtre du noir. C'est le rouge des paupières que traverse le soleil, le rouge du jour qui borde les fœtus, la chaude couleur de la vie. Aucune pensée; pas la moindre inquiétude.

On ne peut se noyer dans cette eau, étrange et familière comme le sang : elle vous porte mollement, sans effort, glisse ses jambes entre les vôtres, se montre complice. Au bout d'un moment, on distingue au toucher le galbe de sa hanche, la forme creusée de sa taille et le calme va-et-vient de son ventre qui respire. C'est une eau docile qui ne fuit pas entre les doigts; on peut la mettre à nu, lisser les poils de son pubis, écarter ses lèvres tièdes et les mouiller sous les caresses. Le corps ondule au rythme des flots; il s'y cale de mieux en mieux, s'oriente vers sa place exacte, toujours changeante, accentue délibérément le rythme reçu, rencontre sans émoi son propre sexe, bandé, – fondu aux vagues – qu'il trouve délicieusement lisse et doux comme un nouveau-né.

Dans la chambre obscure, les aiguilles marquent quatre heures dix. Quelle chance : il reste près d'une heure. Ah! qu'il est bon, ce rythme-là, l'entier abandon de votre femme, le contact de son dos lisse, la chaleur de son ventre, la chair de son clitoris entre vos doigts mouillés, et le plaisir qui s'empare de vous à mesure que vous entrez plus loin dans l'intersection toute chaude des cuisses et des fesses, dans ce nid d'où vous vous envolerez, tantôt, vers l'intérieur!

Il faut prendre Imelda de loin en loin pour qu'elle se révèle dans les meilleures dispositions. Elle fait sûrement semblant de dormir. Elle a conscience de tout, elle consent à tout. Quatre heures trente-sept; pourvu qu'elle me laisse faire...

« Carlos, laisse-moi dormir.

— Quoi? tu dormais?? »

Elle repousse les doigts obstinés qui ont fini par irriter sa vulve.

Carlos ne s'avoue pas battu. Son membre assiège toujours le sexe de sa femme. Patienter un peu puis reprendre discrètement les pulsations à l'orée du vagin : voilà l'idée, qui a tôt fait de vous mettre l'eau à la bouche. Carlos cambre les reins et glisse incognito au-dedans...

« Carlos!

— Quoi?? »

C'est le moment rêvé pour un cri d'enfant, horrible, impératif :

« HHA! HHA! MAMAN! MAMAN! »

« Ah non! » pense Carlos qui se cabre aussitôt dans l'espoir d'éjaculer.

« MAMAN! J'AI PEUR! HHAAA!

— C'est Stella, dit la mère. Il faut que j'y aille.

— Elle peut bien attendre un peu, non?

— HHAAA! crie l'enfant, perspicace.

— Excuse-moi! »

Imelda vole au chevet de la victime.

« Qu'est-ce qui t'arrive? Qu'est-ce qui t'arrive? »

Chuchotements interminables entre mère et fille. Carlos tente d'éveiller la sympathie de son sexe; il n'en tire pas une larme. Cinq heures moins cinq. Aussi bien aller prendre une douche!

En passant devant la chambre de Stella, Carlos jette un coup d'œil : la fille a trouvé refuge dans les bras de sa mère.

« Qu'est-ce qu'elle avait?

— Elle a rêvé que ce petit voyou de Diego venait d'arracher les yeux de sa poupée Maria Gracia et qu'il se tournait vers elle pour lui arracher les siens. »

\*

Carlos, aujourd'hui, ne prendra pas son petit déjeuner tout seul. Stella, en effet, a fait valoir qu'elle était incapable de se rendormir.

« Ne pose pas ta poupée sur la table! lui dit-il sévèrement.

— J'veux regarder les yeux de Maria Gracia. S'il te plaît!

— Tu joues à la poupée ou tu manges. Choisis! »

Le visage de Stella va fondre. « Bon! les larmes, à présent! » pense Carlos, découragé.

« Pourquoi tu m'parles fort, papa?

— Parce que tu m'écoutes pas! »

Stella ôte sa poupée de la table, descend de sa chaise et vient se pelotonner contre son père, en uniforme.

« J't'aime tellement, papa! J'voulais pas te mettre en colère!

— Pourquoi tu m'écoutes pas, aussi? Ce serait si facile! »

Il caresse les cheveux de Stella et se laisse attendrir.

« C'est bon! dit-il. Tu peux la regarder, ta Maria Gracia. Viens manger.

— Merci, mon beau papa... »

Mais maintenant, elle n'a plus faim.

\*

Carlos Bastonada Domingo sort de sa cour intérieure au volant de l'Oldsmobile 1962 qui fait, malgré son âge, l'orgueil de sa famille et l'envie du quartier. Un serviteur referme à la hâte les portes grillagées. De chaque côté de la rue déserte, les façades, fermées, gardent silence. Les voisins sont cachés, et pour cause. Pendant la nuit, on a barbouillé à l'aérosol le mur barbelé des Domingo : « MORT AUX SALAUDS. » (De longues saignées pendent aux branches des lettres.) « Ils vont me payer ça! » pense d'abord Carlos Bastonada. Puis, comme il s'éloigne, sa colère se tourne contre la bêtise humaine : « Quels inconscients! Ils risquent leur famille et tout. Et dire qu'il serait si simple d'obéir à la marche de l'Histoire! » Un peu plus loin : « Rendons-nous à l'évidence, pense-t-il encore. Le peuple est un enfant.

Pour en faire un adulte, vous ne pouvez qu'assumer l'odieux des corrections. S'il pouvait seulement comprendre que c'est pour son bien! »

Dans son uniforme trempé de sueur, Carlos traverse la ville désolée et rencontre peu de voitures. La terre tremble sous les chars d'assaut. Un rien, le moindre sous-ordre, les fait traverser des murs. Ils ont leurs propres routes. Au loin, on entend un crépitement, des coups de feu. Une traînée de fumée noire salit le ciel de bas en haut. La journée sera chaude et humide. Aux points de contrôle, des soldats, mitraillette au poing, font le guet. On demande parfois les papiers de Carlos Bastonada Domingo; on les lui rend avec un salut militaire.

Il a besoin de cette traversée pour durcir son visage. Quand il sort de la ville et s'engage sur la grand-route de la forêt, il est déjà tout autre. Aux barrages, on le reconnaît. Là-bas, au centre de correction Liberté nouvelle, les portes blindées s'ouvrent devant lui. Une coordonnatrice lui donne ses dossiers pour la journée :

- Eduardo Morales, vingt-huit ans, journaliste, a publié un article sur l'enlèvement et la disparition de civils; un frère, Manolo, activiste en cavale; parents décédés dans un incendie;

- Antonio Enrique, quarante-trois ans, représentant syndical, responsable de la grève du charbon; trois enfants, Silvio, Teresa et Tito; sa femme Anastasia, enceinte de six mois.

Des dossiers confidentiels auxquels on a donné des noms de chevaux : Tonnerre, Ouragan.

« Carlos Bastonada est demandé au parler. »

Sûrement une urgence. L'empressement, le soin apporté aux dossiers : voilà ce qui distingue les vrais fils de la nation. Qui sait si la promotion qu'Imelda réclame ne vous sera pas donnée grâce à cet instant de zèle? Les couloirs peuvent s'allonger sous vos yeux, la chaleur vous incommoder et chaque foulée secouer rudement votre graisse, cela ne compte pas si, par là, vous méritez l'estime de la patrie et l'amour de votre femme.

Vous voici enfin devant la porte matelassée du parloir. Un coup de mouchoir sur le front, ça n'est pas défendu.

Trois interrogateurs – des supérieurs de Carlos – trônent derrière une table envahie de papperasse. De ce côté-ci, dans la lumière crue des projecteurs, un homme maigre et nu, effondré sur une chaise, tente de garder l'équilibre.

« Réveillez-nous cet imbécile.

— Oui, mon commandant! »

Il vaut toujours mieux exécuter les premiers ordres avec un peu trop de rigueur, quitte à nuancer plus tard, quand les officiers sont grisés de votre dévouement. Carlos redresse donc l'homme sans ménagement.

« Reprenons tout depuis le début.

— Laissez-moi! dit l'homme. Je vous ai tout dit.

— Nuance! Pas à nous. Ce que tu as dit aux officiers du quart de nuit, il nous faut le contre-vérifier, tu comprends? Allons! Un peu de bonne volonté *¡por dios!* La patrie est une mère qui chérit ses enfants. Elle te chérit, toi aussi! Elle te devine comme si tu étais encore dans son ventre. Elle sait très bien que tu lui caches encore quelque chose.

— Nom, prénom, occupation? »

L'homme assis ne répond pas.

« Carlos. »

Carlos ne ménage pas ses gifles.

« Alfonso.

— Alfonso qui? »

Allons, réponds, tu ne vois pas que j'ai chaud? Faudra-t-il te plonger la tête dans tes excréments pour te faire avouer l'abjection de tes activités? Faudra-t-il la maintenir immergée jusqu'à ce que tu constates par toi-même à quel pantin tu ressembles quand ton corps s'agite au bord de la bassine (moins par suffocation que par servilité à l'Opposition)?

« Tu es au parloir, ici, Alfonso. Tu sais ce que ça veut dire, "parloir"? »

Frapper assez fort pour faire rendre ce qu'un type a dans les tripes. Évaluer avec précision la résistance du corps. Connaître les coups mortels pour les éviter soigneusement. Trouver pour chaque dossier le traitement approprié. Ne donner que les coups qui portent. Savoir quand administrer l'insomnie, l'asphyxie, la brûlure, le choc électrique, le viol, la souffrance des proches.

Carlos n'aura sûrement pas le temps de toucher aux dossiers qu'on lui a confiés ce matin; urgence oblige. À la cafétéria, il se sert généreusement et s'attable avec d'autres agents de correction avec qui il parle travail. Ceux-ci forment la meilleure école qui soit. À eux tous, ils ont tout vu.

« Alors, Alonso, on a bien réfléchi pendant notre lunch? »

— Pas Alonso. Al-FON-so!

— Très bien, tu t'en souviens. Tu devrais donc te souvenir de quelques noms, pas vrai? »

Alfonso fait non de la tête.

« Ah AH!

— Parle plus fort, je suis dur d'oreille. »

À peu de chose près, les dossiers sont tous pareils : le même esprit buté, le même corps vulnérable. Tous portent d'abord la tête en haut. Tous ont d'abord deux bras, deux jambes. Leurs yeux noirs de larmes, leurs gencives sensibles, leurs côtes friables, leur sexe hurlant, leurs membres dépeçables, leur sang rouge sont tous les mêmes. L'essentiel se cache dans l'« à peu de chose près ».

« J'ai tout dit! Laissez-moi! Par pitié! HHA! HHA! »

Bientôt mille heures de réponses arrachées au scalpel. Les rebelles n'ont plus rien à vous apprendre sinon, peut-être, l'heure d'une promotion bien méritée. Qu'il serait bon de passer aux questions, enfin! à vos propres questions : « Dis-moi pourquoi tu n'obéis pas, pourquoi il faut toujours te redresser. » Sortir enfin du corps à corps avec cette ignominieuse faiblesse pendue à vos biceps admirablement affermis par les coups donnés.

Sa journée faite, Carlos croise son chef au sortir des douches :

« Ernesto Montaña m'a fait rapport de votre excellent travail, Carlos Angelico. Les renseignements que nous avons obtenus aujourd'hui grâce à votre persuasion sont

inestimables. Je crois qu'il est temps de penser à votre avenir. Passez donc à mon bureau demain matin.

\*

Carlos se raconte la conversation qu'il tiendra ce soir sur l'oreiller; il sourit aux anges dans son auto. En ville, la vie normale a repris. Les rues du quartier grouillent de monde; on s'écarte devant l'Oldsmobile; quelques personnes se coulent même dans leur maison. Les graffitis sont toujours là.

Dans la cour, les trois enfants qui jouaient n'attendent pas que leur père soit descendu de l'auto pour accourir. Celui-ci les embrasse sans cacher la tendresse qu'il leur porte. Des pleurs aigus cependant retentissent. Il a reconnu la voix de Stella. « Qu'a-t-elle encore, celle-là? » pense-t-il en entrant dans la maison.

« Papa! Papa! Diego a arraché les deux bras de Maria Gracia! LES DEUX!

— Décidément, il brise tout, ce mioche!... Il faudrait avertir ses parents.

— Désolée de te recevoir en plein drame, dit la mère.

— Ça ne fait rien, Imelda. J'ai l'habitude.

— Il a dit qu'il pouvait bien faire comme toi, papa. Est-ce que c'est vrai que tu arraches des bras aux gens?

— Voyons, ma chérie, c'est grotesque! Où a-t-il pris cela? Je suis un bon père de famille, moi. Je travaille pour la patrie. Tu lui diras ça, à ton Diego!

— Regarde, Carlos, j’ai essayé : il n’y a pas moyen de replacer les bras.

— On dirait qu’elle est morte, papa! Est-ce qu’on peut la sauver?

— Laisse-moi voir ça. »

Les gros doigts de Carlos ne s’y entendent pas en dextérité fine. Ils triturent tant les bras miniatures qu’ils finissent par en casser un, au grand désespoir de Stella.

« Pardonne-moi, ma chérie. C’est impossible.

— J’veux pas que tu dises ça, papa! J’veux que tu sauves Maria Gracia! »

Carlos prend l’enfant dans ses bras.

« Voyons! Tu vois bien que c’est impossible! Je t’en achèterai une autre, là! Tu es contente? »

\*

La conversation sur l’oreiller a produit son effet. Et quel effet! « Mon Carlos » par-ci, « mon amour » par-là... « Tu es le meilleur de tous... » Et mioumm-mioumm *jamén!*

Carlos Angelico s’endort, pleinement contenté. Malgré les sombres présages du matin, il a fait l’amour avec Imelda (mieux : avec une Imelda enflammée par le succès de son mari), il a obtenu que l’armée envoie une brigade effacer dès l’aube les infâmes graffitis (mieux encore : on ouvrira une enquête à ce sujet), il a eu la chance de traiter tout le jour un dossier facile (qui, par surcroît, lui mérite la promotion pour laquelle, jusque-là, il

trimait si dur dans l'ombre)... Bien sûr, il y a eu les malheurs de Stella, chère petite! Mais il lui en arrive tous les jours.

## Pendu

Il trouva le corps de son amoureuse pendu par le cou au plafond bas du sous-sol. Le nœud coulant avait été fait dans les règles de l'art par ces jolies mains de femme qui connaissaient tous les nœuds de la navigation à voile. Le visage d'Émilie était déjà violacé. Elle l'avait donc fait, elle avait tenu parole.

C'est parce qu'il en avait eu le pressentiment qu'il avait voulu vérifier le sous-sol. Quand il vit le corps, il fut saisi d'effroi, mais aussi de colère. Il courut dans l'atelier chercher un couteau tranchant et se jeta sur la corde pour la scier de toutes ses forces. Il vit la corde s'effiloche, s'amincir, puis céder sous le poids du corps qui tomba lourdement à ses pieds. Il desserra avec difficulté le nœud coulant dont l'anneau s'était enfoncé dans le cou, puis, ôtant ce lien de mort, le lança au fond de la pièce avec humeur.

Il voyait bien que sa femme était morte, et ce qu'elle avait fait pour le quitter, mais il ne l'acceptait pas. Il lui ordonnait de revenir à la vie, de revenir à lui, de ne pas faire semblant de dormir, de respirer comme tout le monde. Il lui donna la respiration bouche à bouche, mais ses lèvres étaient froides; ce contact le dégoûta. Il se releva et considéra un instant le corps inerte à ses pieds, le corps qu'Émilie avait abandonné derrière elle après sa trahison amoureuse. Car il n'y avait pas de doute. Elle l'avait pris de court. Il se sentait trahi. Pourquoi s'était-elle ôtée la vie quand il lui disait sur tous les tons qu'il l'aimait?

Un pied lui partit sans le vouloir, qui alla donner contre le corps inerte. L'autre suivit. Il se mit à donner des coups de toutes ses forces, par dépit, par colère, par rancune. Il la roua de coups jusqu'à sangloter sur le corps qu'Émilie avait pendu pour prendre congé de lui, son amant. De lui, de lui, de *lui!*

Le médecin légiste conclut qu'Émilie Lafrenière était morte par strangulation et non des suites du passage à tabac dont elle avait été victime.

# Virginité<sup>1</sup>

Voici que j'ai deux filles qui n'ont pas connu d'homme,  
je veux bien les faire sortir vers vous  
et vous les traiterez comme bon vous semblera.

Gen 19, 7

Mon père a poussé notre tradition d'hospitalité au-delà du convenable. Il m'a donné aux hommes de Sodome alors que j'étais vierge. C'était, prétendait-il, pour éviter à ses hôtes – de purs inconnus – d'être livrés aux habitants de cette ville où nous sommes nous-mêmes des étrangers. Les Sodomites sont des hommes défiants, irascibles, que la vertu fait rire.

---

1. Ce texte qui a pour thème le conflit de loyauté joue sur l'intertextualité. Des précisions s'imposent :

Dans la version de référence tirée de la Bible (Gen 19, 1-11), Loth, qui est lui-même un étranger résidant à Sodome avec sa famille, est assis, un soir, à la Porte de la ville. Il remarque deux inconnus qui arrivent. En homme vertueux, il leur offre l'hospitalité. Sachant qu'ils risquent d'être agressés par les Sodomites s'ils passent la nuit sur la place, il « insiste beaucoup » pour les héberger. Ils finissent par accepter, et Loth leur sert « un festin ». Ils ne sont pas encore couchés que tous « les hommes de la ville » arrivent et cernent la maison. Ils appellent Loth et lui demandent de faire sortir ses hôtes pour qu'ils les « connaissent » (sexuellement). Loth sort de sa maison, ferme la porte derrière lui, et implore les hommes de ne pas faire le mal (violer ses hôtes et sa maison). Il leur propose un marché : ses deux filles vierges contre la sécurité de ses hôtes. Les hommes de Sodome ne reconnaissent pas à Loth le droit de les juger ni de contrecarrer leur dessein. L'ayant menacé, ils s'avancent pour « briser » la porte et s'emparer des deux hôtes. Ceux-ci se présentent alors, étendent la main sur les assaillants et rendent ceux-ci aveugles, ce qui les empêche de trouver la porte. Loth et ses filles sont sauvés. Les deux hommes étaient des anges, des envoyés de Iahvé.

Dans les deux versions actualisées de ce récit qu'André-Guy Robert a produites, Loth n'a qu'une fille, et les hôtes sont des hommes et non des anges. Dans la première version, publiée dans la revue *Possibles*, les deux hôtes violent la fille de Loth dans la chambre de son enfance; apprenant cela, le chef des Sodomites la déclare impure et interdit aux hommes de la toucher. Dans la seconde version proposée ici, les hôtes (et l'hospitalité) sont épargnés, mais la fille de Loth est donnée en échange, conformément au marché proposé par Loth.

Mon père a la réputation d'être un homme juste. Il ne participe jamais aux crimes, il ne prend pas sa part dans les orgies. Pourtant, il m'a livrée aux hommes de Sodome alors que j'étais vierge. C'était, m'a-t-il dit, pour éviter la profanation des voyageurs qu'il hébergeait.

Ces étrangers, qui étaient-ils?

Devant la chambre de mon enfance, les hommes ont pris mon corps, ils se sont servi, l'un après l'autre. En plein air, sous le ciel étoilé, dans la clarté de la lune. Et Iahvé a détourné le regard. Ils ont forcé mon corps par-derrière et par-devant. J'ai saigné comme l'hymen peut saigner, et mes selles, désormais, sont marbrées de rouge. Ils m'ont ouverte des deux côtés, et j'ai dû avaler leur membre encore saignant et le lécher. Le goût de mon sang m'est resté en bouche. Comment oublier ce qu'ils ont fait? Et tout cela, par hospitalité. Pour éviter l'affront des hommes de Sodome, brutaux, au rire de hyène, qui s'étaient rassemblés devant la maison de mon père.

« Je veux bien faire sortir ma fille, a-t-il dit, mais sur mes hôtes, point d'affront.

— Montre-nous donc ta fille », ont-ils jappé, arrogants.

Les étrangers ne demandaient pas mieux que d'être épargnés. Lâches!

Mon père m'a conduite dehors, mon propre père. À qui je dois obéissance.

« Non pas ma volonté, mais la tienne. » C'est ainsi.

La réputation de mon père n'est plus à faire. Il est allé jusqu'à donner sa fille unique pour le rachat des péchés. Une profanation pour une question d'amour. C'est, dit-on, un homme juste.

Je ne comprends rien aux raisons des hommes. Ils se paient en jeunes filles nubiles. La chair ne résiste ni d'un côté ni de l'autre. Pour peu qu'il se dresse, leur bâton de puissance fait d'hommes libres de purs esclaves. Et nous, les filles, il nous asservit pareillement, jusqu'à l'abjection. Nous marchons au bâton. C'est ainsi qu'ils nous dressent.

\*

Iahvé voulait les jeter au feu, ces hommes-là, les Sodomites. Mais dans sa folie de juste, papa Lui a proposé un marché : « S'il y a cinquante justes dans la ville, détruiras-tu Sodome? » Je pense que Iahvé est comme papa : un marchand. Ils ont discuté entre eux sur le nombre : quarante-cinq, quarante... Ils se versaient du thé et retombaient dans leur silence calculateur. À chaque avancée, Iahvé risquait de se mettre en colère. Papa connaît bien ces tractations. Il a estimé qu'à dix justes, il devrait s'arrêter. C'est peut-être ce qui explique sa réputation : il sait quand un nombre touche à l'extrémité.

À dix, il n'y avait plus à négocier.

On ne trouva pas même dix justes.

Il fallut partir, abandonner la ville.

Iahvé a transformé Sodome en fournaise. Il y a soufflé le soufre et le feu, un feu si ardent qu'il aurait brûlé nos yeux si nous nous étions retournés. Les hommes de la ville étaient frappés de cécité, du plus petit au plus grand, incapables de trouver leur salut.

Nous savons que Sodome s'est consumée, emportant dans ses flammes tous les mécréants pris au piège. C'est un fait : Iahvé ne supporte pas les nuques raides.

Papa a cautérisé mes plaies avec du sel. La douleur m'a fait comprendre la colère dans laquelle mes agresseurs ont disparu. C'est une chaleur qui s'abat sur le péché et le réduit en cendres.

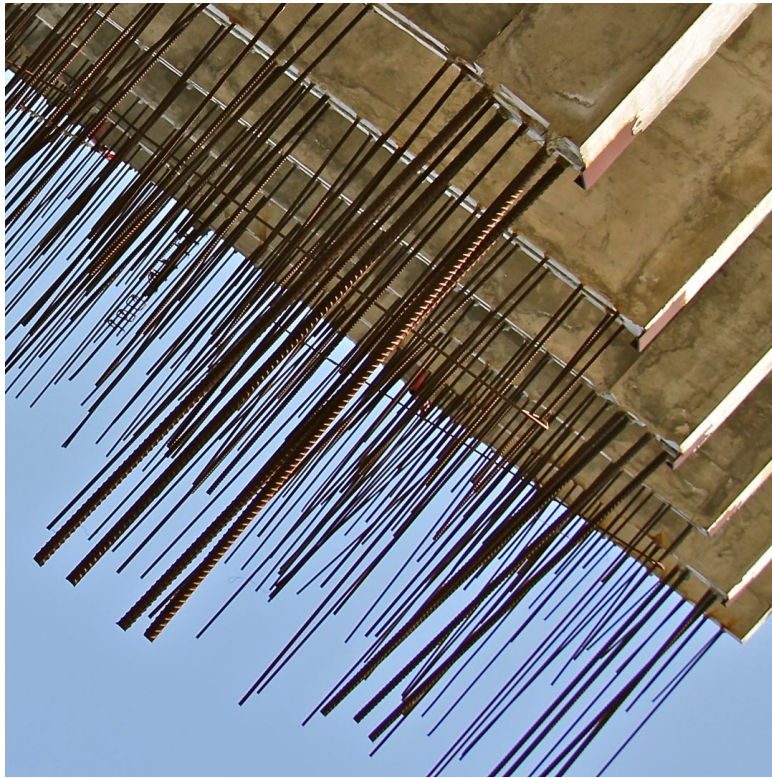
J'ai maintenant la virginité trempée de celle qu'on a ointe après les cendres.

Si tu ne crains pas de lever sur moi chaque jour des yeux ouverts, alors prends-moi pour épouse, mon amour, et je te donnerai cette virginité.

# INDIGNATIONS



## Conte cruel



Un missile est tombé dans le cimetière  
et y a fait un grand trou  
projetant à l'aveugle  
des restes humains

Erreur humaine



# Frontières

Les colons

Ils nous ont séparés de nos vignes

Ils ont arraché les oliviers de nos pères

Ils ont planté sur nos terres

Un mur à panneaux-métastases

Faciles à emboîter dans une loi

En équilibre sur des faces de géôliers

Mur qui ne donne pas d'huile ni de vin

Ensuite ils s'étonnent de nos tunnels

Leur aveuglement a fait de nous

Des taupes

Les envahisseurs

Ils s'attaquent aux garderies aux hôpitaux

Ils pilonnent nos ports nos usines

Ils s'emparent des assiégés et les torturent

Et nous devrions les accueillir en libérateurs

Alors que nous exportions du blé  
Écrivions de la poésie forgions le métal  
Sans penser à la guerre à l'hiver  
Eux massaient leurs chars d'assaut  
Contre la ligne rouge pour faire de nous  
Des soldats

Les réfugiés  
Ils sudoient les passeurs et affrontent les eaux  
Ils traversent à pied les champs les forêts  
Ils vivent au pied des piliers  
En érection hauts de huit mètres  
La bravoure des juristes fait de l'ombre  
Aux humiliés de la vie quotidienne  
Pas de sécurité pas de travail pas de droit  
Les pays sûrs les refoulent des deux côtés  
Nous allons continuer<sup>1</sup> de faire de vous  
Des migrants

La fonte des glaciers trahit celle des peuples

---

1. « Nous allons continuer » de faire ceci ou cela : ritournelle de Justin Trudeau quand il était premier ministre du Canada (2015-2025).

# Litanie

Oracle des âmes de bonne volonté :

Tu ne tueras point



Souffrance du peuple ukrainien

Souffrance du peuple palestinien

Souffrance du peuple soudanais

Tu ne tueras point

Souffrance du peuple libanais, du peuple syrien

Souffrance des peuples libyen, yéménite

somalien, éthiopien, burkinabé

Tu ne tueras point

Souffrance des Tchétchènes, des Kurdes, des Arméniens

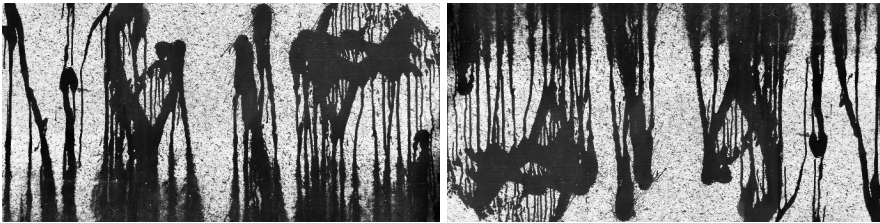
Tu ne tueras point

Souffrance des peuples tibétain, ouïghour, hongkongais

des peuples cambodgien, nord-coréen

Tu ne tueras point

Souffrance du peuple haïtien, du peuple rwandais



Oracle, oracle des âmes de bonne volonté :

TU NE TUERAS POINT

Souffrance des peuples autochtones

d'Amazonie, des Philippines, du Canada, de la RDC

Souffrance des femmes iraniennes, des femmes afghanes

Souffrance des Rohingyas du Myanmar, des chrétiens du Nigeria

Tu ne tueras point

Souffrance des opprimés, des dépossédés, des déportés

des disparus, des stérilisés

des torturés, des laissés pour morts

Souffrances légales, souffrances tues

Tu ne tueras point

Tu ne tu ne tu NE

Sur quel ton faut-il te le dire

Toi, la nuque raide

Tu ne tueras point, tu n'ajouteras rien à la souffrance du monde

Point.



## PERSPECTIVES



## Le paradis

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, comme il était au commencement. Maman, papa et moi. Trois. Nous étions trois. Maman m'a enseigné Dieu, la musique et la politesse. Elle disait : « Élever un enfant, c'est, comme le mot le dit, lui enseigner à s'élever. » Elle disait encore : « Trop de parents n'ont pas de colonne vertébrale. » Papa, lui, travaillait. Quand il rentrait tard pour le souper, c'était ma joie : la maisonnée était complète. Il m'avait donné un réveille-matin qui sonnait à 6 h 30; je me levais immédiatement pour repasser mes leçons avant le petit déjeuner. J'allais me confesser chaque premier vendredi du mois : « Mon père, je m'accuse d'avoir désobéi à mes parents deux fois; j'ai fait quatre colères et j'ai menti une fois. » J'ai reçu l'absolution et j'ai fait ma pénitence. J'ai connu ce qu'est la grâce. Le bonheur d'être en état de grâce. Je me lavais aussi le corps et j'avais les ongles propres. Maman disait : « Ne te couche pas comme un petit chien. » La prière dite, elle s'asseyait sur le bord de mon lit et traçait le signe de croix sur mon front : je m'endormais tranquille. J'ai découvert « l'idéal » avec maman, « le devoir » avec papa et l'anxiété à l'école. Quand j'ai eu sept ans, il y avait sept jours dans la semaine, sept ans au cours primaire et sept péchés capitaux. Par la suite, sept n'a plus jamais égalé trois. Ni un.



## L'enfer

HORREUR S'éveiller en pensant : « Comment faisaient les bourreaux pour détacher la peau des écorchés vifs sans la déchirer? » / HANTISE Savoir par Georges Bataille qu'à Pékin, on a photographié systématiquement, selon l'avancée du supplice, un homme se faire découper vif en cent morceaux. / ALARME Se faire réveiller par le cri assourdissant d'une sirène d'alerte; se recroqueviller d'instinct en prévision d'un coup et hurler : « Je n'ai tué personne, je n'ai tué personne! » / SAISISSEMENT Être galvanisé par une décharge d'adrénaline : « Et si c'était vrai? » Chercher à fond dans sa mémoire; ne pas arriver à se rappeler le moindre détail du crime dont on est accusé. / DÉGOÛT Apprendre qu'État islamique a publié sur Internet une vidéo montrant un enfant soldat – un enfant! – en train de décapiter un officier syrien. / VERTIGE Lors de la chute contrôlée d'un acrobate de corde lisse, penser à la photographie *The Falling Man* de Richard Drew, puis à l'effondrement de la tour sud. / CHOC Au détour d'une page, découvrir la photo de Kim Phúc, *The Napalm Girl*, nue au milieu de la route. / HONTE Se souvenir du trouble ressenti, à la puberté, devant les gravures du *Livre des saints* illustrant la mort des martyrs. / RÉPUGNANCE Devant l'élasticité du corps de la grenouille, regretter immédiatement le premier coup de marteau; devant le gâchis, recommencer parce que c'est la seule issue. / DÉRÉLICTION Garder le souvenir d'une parole ou d'un geste que rien ne pourra jamais réparer, pas même l'absolution. // CRUAUTÉ / DOULEUR / INTIMIDATION / SOUFFRANCE / FAIM / PERVERSITÉ / OBSESSION / MALADIE MENTALE / GÉNOCIDE / HARCÈLEMENT / RANCUNE / MENSONGE / FRAUDE / TRAHISON / PARJURE / DÉSESPOIR / AGRESSION / VIOL / VITRIOL / VOL / 666 // Réduire les caractères jusqu'à ce qu'ils se taisent, faute de preuves.



## Le jardin des délices



Entrez dans la danse. Voyez comme on danse. Sautez, dansez! Lâchez prise. Vous le méritez bien. Plus vous dépensez, plus vous économisez. Donnez du style à votre image. Gagnez du temps : inscrivez-vous sur notre site. Souriez, vous êtes filmé. Obtenez plus de mentions J'aime. Soyez ouvert d'esprit, essayez la baise à trois. Votre intérêt nous tient à cœur. Atteignez votre poids santé tout en mangeant à votre faim. Votre appel est important pour nous. Fais-moi confiance, je te rembourse demain sans faute. Séduisez votre chéri en portant notre nouveau bustier. Soyez positif. Fixez-vous des objectifs ambitieux. Adoptez un écolier pour aussi peu que 30 \$ par mois. Apprenez l'anglais en dix leçons faciles. Offrez-lui un Forfait De Rêve Or. Osez la différence. Jésus t'aime. Voyagez maintenant, payez plus tard. Dormez bien, mangez mieux et entraînez-vous. Ne renoncez pas à votre plaisir. Sois toi-même : sniffe une ligne, c'est gratuit. Mangez plus de légumes. Dites à Marie que vous pensez à elle. Facilitez-vous la vie avec nos services clés en main. Soyez le maître de la route au volant du légendaire Spider 10X. Concentrez-vous sur votre respiration. Évitez les calories vides. 01010101.



# DES MAINS POUR LA TENDRESSE

133

© André-Guy Robert, 2026  
Toute reproduction sans l'autorisation de l'auteur est interdite.  
Demande d'autorisation : [andreguyrobert@hotmail.com](mailto:andreguyrobert@hotmail.com)



## Décapé!

Khalil, notre chauffeur-guide, nous conduit, ma femme et moi, en banlieue de Marrakech dans un quartier qui ressemble à n'importe quelle banlieue. Je n'aurais jamais pensé qu'un hammam, fût-il de luxe, puisse se trouver au quatrième étage d'un immeuble abritant des bureaux de médecins spécialistes. J'avais plutôt en tête les tableaux que les orientalistes – Gérôme, Benjamin-Constant – ont fantasmés pour nous : harems exotiques où les femmes alanguies se prélassent, « cheveux épars, chairs nues ». En voyage, il ne faut présumer de rien, on n'arrête pas de l'oublier.

Les hôtes arabophones ne parlent ni français ni anglais, et il n'y a pas de sous-titres. L'une d'elles nous dirige dans une petite salle où, sur trois lits étroits, reposent des serviettes et des peignoirs. Elle repart en fermant la porte derrière elle, nous laissant seuls avec notre ignorance. Nous ne savons pas si, en pays musulman, nous devons porter un maillot ou non, et si le bain de vapeur présumé sera mixte. Nous décidons de jouer de prudence et d'enfiler la petite culotte jetable qu'on nous a fournie. Il sera toujours temps de la retirer.

Au bout d'un long moment, deux jeunes femmes en maillot de bain viennent nous chercher. Elles nous conduisent dans une pièce humide et parfumée et s'y enferment avec nous. Nous serons donc seuls tous les quatre.

Elles nous font asseoir chacun sur une plateforme de marbre qui va vraisemblablement servir de table de massage. Rien de coussiné ici, ce sera spartiate. Devant le mur du fond trônent un grand évier de pierre taillée déjà rempli d'eau et deux bols de métal. Je souris à ma femme, assise en face de moi, quand soudain elle disparaît derrière le rideau d'eau chaude qui m'est tombé sur la tête. J'ai fermé les yeux instinctivement. C'est donc commencé, je n'ai plus qu'à me laisser faire.

La femme qui s'occupe de moi s'attaque à ma peau avec un gant de crin. Le torse, les jambes, le dos... Après un grand rinçage, on recommence avec un liquide odorant, desquamant. Elle ponce, masse, malaxe! C'est fou comme l'esprit se concentre sur le moment présent quand le corps réclame une attention de tous les instants! Nouveau rinçage, à l'eau tiède. Les mains tantôt si rudes m'enveloppent maintenant d'une huile fraîche, presque froide, qui me fait l'effet d'un baume.

Je pourrais être n'importe qui n'importe où. Quelque chose a cédé. Une résistance. Mon abandon confine au sommeil. L'idée de me trouver au Maroc me paraît aussi lointaine qu'aux fumeurs d'opium celle du réveil.

\*

Je reviens un peu à moi dans la camionnette de Kalil. Ma femme et moi sommes en route vers son appartement. Nous lui avons promis de le suivre chez lui après le hammam. Sauf que nous n'avons pas prévu être dans un état second. Nous avons été écorchés,

attendris. Nous sommes comme du bois de grève. Dénudés, tout lisses. Nous serions à notre place sur du sable fin. Bien sûr, il n'est pas question de décevoir notre ami en chemin : il se fait une telle joie de nous présenter ses enfants et sa femme! Il s'agit là d'un privilège, d'un honneur, nous en sommes bien conscients. À nous d'employer la demi-heure du trajet pour nous refaire une présence.

Kalil habite dans un HLM d'une lointaine banlieue de Marrakech. À notre arrivée, il salue le gardien avec son aménité naturelle, bien que celui-ci me paraisse d'humeur plutôt sombre. Les enfants du voisinage, qui sont accourus vers notre guide comme une bande d'oiseaux pépant, s'en retournent à leur jeu d'un seul coup. On voit que Kalil a ses marques ici. Dans la cage d'escalier, je remarque des graffitis sur les murs. Nous montons au quatrième, comme au hammam. Pure coïncidence.

En passant la porte du modeste logement, je suis loin de penser que ma desquamation n'est pas finie. Quand on est à fleur de peau comme je le suis, le moindre signe de tendresse achève de nous rendre vulnérable.

Tout fier de nous présenter ses deux garçons et sa fillette, Kalil rayonne. Lui qui parcourt les routes du Maroc en compagnie d'étrangers, il est de retour à la maison! Ses mains, ses bras n'ont de cesse de toucher, d'embrasser ses enfants. Sa joie fait plaisir à voir. Sa femme, Alya, fait acte de présence. Il nous la présente. Pas de baiser entre eux, seulement quelques mots à voix basse. Pour le service.

De la cuisine, on entend bientôt des bruits de vaisselle. Intimidés par notre présence, les enfants échangent entre eux et avec leur père de courtes phrases dans leur langue

maternelle. La toute petite fille, qui tient debout en s'appuyant aux meubles, paraît croire que nous sommes des extraterrestres : il faut la rassurer.

L'aîné de la famille revient de la cuisine en portant un cabaret : théière, verres miniatures et biscuits. Alya le suit au salon et prend place devant nous. Réservee sous son voile, elle voudrait bien parler un meilleur français; elle nous prie de l'excuser. Kalil sert d'interprète et de professeur de langue : il suggère à sa femme des phrases à dire en français, qu'elle prononce de son mieux. Comment ne pas s'émouvoir devant ce sourire de paradis terrestre, sourire d'avant la faute, si pudique, si vrai? Cela me rappelle ces Tibétains, vus dans un reportage, quand ils se groupent autour du portable ouvert sous leurs yeux par un ami de la famille, aventurier venu de loin. Je revois leur émerveillement devant l'image du dalaï-lama qui parle comme s'il était présent au milieu d'eux, chacun recevant ses paroles avec respect et dévotion. Ce sont des yeux qui ne mentent pas, qui n'ont jamais croisé le mensonge. Le visage d'Alya me paraît du même ordre : innocence parfaite qui s'exprime avec la même discrétion. Espèce menacée.

Mais le papa qui fait découvrir le Maroc aux étrangers, quand il revient à la maison, qu'il prend ses enfants dans ses bras, il leur demande de réciter leur leçon. « Conjugue-moi le verbe *aimer* à l'indicatif présent... au passé composé... au futur. » Et ils obéissent, le cadet comme l'aîné. Ils récitent leur leçon. Voyez comme ma femme s'occupe bien de nos enfants : elle les reconduit à l'école et les ramène, *inch Allah*, tous les jours à la maison. « Il faut prendre des précautions, me confiera Kalil sur le chemin du retour : il y a eu des enlèvements dans le quartier. » Il dira cela comme une chose qui arrive. Montre-nous ce

que tu sais, mon grand : « J'aime, tu aimes, nous aimons, nous avons aimé, nous aimerons. » Voyez comme ils s'instruisent. Moi, mon père était malade, mon village trop empierré.

Kalil voit bien que c'est difficile pour Haris, le petit Berbère. Tous les jours à l'école, le français et l'arabe; une fois par semaine, le berbère. Trois langues, trois écritures. Pas le temps de se plaindre, on étudie. Il corrige un peu, le papa, pour faire savoir à l'enfant qu'il faut continuer. Chacun est fier de nous montrer ce qu'il peut : Haris, le verbe *aimer*, Kalil, son sourire éclatant.

Durant notre voyage, nous avons eu l'occasion de parler avec notre ami et les guides locaux de la situation des Amazighs, ces nomades dits « hommes libres » parce qu'ils circulaient à leur gré dans un immense territoire. C'était avant les partitions, avant le mot *barbare*, méprisant, qui a donné le mot *Berbère*. Comment taire l'affinité qui nous vient en partage? Chaque voyage le confirme. Il n'y a qu'un scandale partout : l'Histoire s'édifie sur la spoliation. Bel exemple à donner aux enfants!

Notre guide a peut-être eu l'intuition que mon traitement au gant de crin n'a pas suffi. Sans le savoir, il s'apprête à purifier mon âme. Il demande à Bachir, son fils aîné, de nous montrer qu'il sait lire aussi. Allez, c'est dans le cahier de sixième, *Parcours Français*. Le poème choisi s'intitule « Être libre ». (Voilà qui éveille ma curiosité!) Le texte est rythmé par un leitmotiv : « On a tous le droit... » Une sorte de credo.

Bachir déchiffre les mots à grand-peine, mais pour moi, qui lis le texte par-dessus son épaule, le poème sort du livre, en relief : « On a tous le droit d'être libre », voilà ce que dit

l'enfant qui lit le texte dans le texte. Connaissez-vous l'arabe, l'hébreu, le sanscrit? Sauriez-vous lire le Coran, la Bible, les Upanishads dans le texte? Bachir, c'est cela qu'il fait : lire « Être libre » dans le texte.

Voici : un enfant de Berbère apprend à lire le français dans un poème sur la liberté. Dites-le au ministère de l'Éducation. « On a tous le droit d'avoir de l'espoir », c'est dans le texte, ce n'est pas moi qui le dis, c'est ce qu'a déchiffré Bachir dans la langue du protectorat français, c'est ce qu'il vient de lire à voix haute. « On a tous le droit d'aller à l'école et d'avoir une maison. » Comment se fait-il que ce texte ait trouvé son chemin dans un livre d'instruction publique? C'est un manifeste, ma foi! L'enfant avance mot à mot dans le texte, comme sur un champ de bataille : « On a tous le droit de vivre... de mener notre vie... de manger à notre faim! » Et je revois ces deux enfants rencontrés sous la bruine dans les montagnes du Haut Atlas, la grande se tenant les bras parce qu'il faisait froid, son petit frère portant ses doigts à la bouche, geste sans équivoque. « On a tous le droit d'être en bonne santé... d'être heureux... » et le point d'orgue : « d'être émerveillé »!

« On a tous le droit d'être émerveillé », imaginez! Lu en français dans un cahier pédagogique par un petit Berbère.

Ce n'est pourtant que la partie lisible de mon émotion. Car ce qui me touche le plus dans ce texte, c'est ce qu'il tait, que tout le monde sait ici et qui se lit en creux : l'humiliation, les blessures historiques, le déclassement. Comment ne pas craquer? C'est un gant de crin qui vous desquame le cœur. Quelle journée!

Il fallait venir au Maroc pour que les mains d'une femme m'ouvrent les pores de la peau et que la voix d'un enfant ouvre ceux de mon âme. *Choukrane*<sup>1</sup>.

---

1. Prononcer « choukrann » (en roulant le *r*). Mot arabe utilisé partout au Maroc pour dire « merci ». Les prénoms sont fictifs. Kalil : ami intime, bien-aimé; Alya : noble, admirable; Haris : qui étudie, qui médite; Bachir : porteur de bonnes nouvelles. Les mots « cheveux épars, chairs nues » sont de Nelligan, bien sûr, un autre que l'exotisme faisait rêver.



## Adagio

Je suis descendu angle Saint-Laurent et Mont-Royal. J'ai marché à un rythme lent, paisible. Les rues étaient pleines de passants, les maisons avaient gardé leur aspect de la veille, n'était-ce pas réconfortant? On n'entendait pas l'éclatement des bombes, on ne trouvait pas de cadavres sur le trottoir. Tout paraissait normal, et pourtant, mon pas s'était ralenti. Au-dessus, pas de chasseurs pressés de fendre l'air, juste un ciel blanchâtre, couleur de lait maternel. C'était Montréal en avril. Un petit air de printemps.



Les édifices d'habitation qui se dressent au-dessus des maisons basses, je ne pouvais m'empêcher de les voir tels qu'ils apparaîtraient, noircis par le feu, éventrés par les missiles. Comme c'est fragile, tout ça! pensais-je. Aurions-nous le courage de défendre nos quartiers avec des armes? notre ville jusqu'à la mort? Notre indignation déboucherait-elle sur la colère si des obus tombaient, tombaient?

Un assaillant qui détruit des villes entières et s'attaque aux civils en prétendant les libérer, on trouverait ça comique au théâtre, mais le théâtre est détruit et les morts gisent. Quel cynisme! Quelle atroce arrogance! Le mensonge noircit nos vies comme une nappe de pétrole. Il s'étale, il progresse. Qui l'arrêtera? Il sourd de partout. Des oiseaux s'y engluent, qui l'ont pris pour *vérité*, un mot qu'il faudrait écrire avec un Z<sup>1</sup>.

Je marche à pas lents par les rues de Montréal, et malgré le téléjournal, tout continue de paraître normal autour de moi, semblable à hier. À croire que demain sera pareil : mouvements de la vie quotidienne, trafic, passants... On s'affaire même à réparer un tronçon de la rue Saint-Denis, à rénover la façade d'une maison. On croit en l'avenir. On croit qu'on aura le temps d'achever les travaux. Les magasins sont ouverts, on peut y entrer, acheter le nécessaire. Si la paix était un signe, on se signerait de la paix à deux mains tellement c'est bon.

Angle Rachel et Rivard, le petit parc de la Bolduc est si mignon, avec ses jeux et ses enfants dedans, qu'il faudrait le défendre bec et ongles, me semble-t-il, en cas d'attaque. Le monsieur au parapluie, qui attend le feu vert en conversant avec le brigadier, il faudrait aussi le défendre bec et ongles au milieu des ruines. Et ce cycliste qui joue à ne pas mettre de pied à terre durant toute la durée du feu rouge, il faudrait le défendre, le défendre! s'il

---

1. La lettre Z peinte sur les blindés et les hélicoptères militaires engagés dans l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022, absente de l'alphabet cyrillique, évoquerait le district militaire de l'Ouest (Zapadny). Z serait pour les Russes l'équivalent de la lettre V (*victoire*) pour les Occidentaux. Mais victoire de l'agresseur, de la désinformation (du point de vue de l'Occident). Pour les Ukrainiens, Z, c'est plutôt *Zéro*, la ligne de front, laquelle est à zéro kilomètre des combats. Pour les New-Yorkais, c'est *Ground Zero*. On pourrait continuer. Pour André-Guy Robert, ce Z rappelle l'initiale des « Zogmes », ces prédateurs qu'il a décrits en 1992 dans un texte prémonitoire publié l'année suivante dans la revue *Le Sabord* et repris dans ces pages.

n'était pas à Montréal PQ, mais derrière ces nuages de kérosène si opaques, si noirs, que personne ne peut les voir d'ici.

Voilà comment je marchais : incliné par en dedans, à la pensée que la vie ne résiste pas au métal, que le moindre bourgeon a besoin qu'on lui fiche la paix. La paix, cette petite chose terriblement naïve et faible qui n'a pas les muscles de Rambo, mais ceux d'un enfant qui court vers des bras ouverts, je me réjouissais qu'elle existe encore ici, entrelacée à des lambeaux de vérité.

La vérité se reconnaît à la joie qu'elle donne. Il n'y a pas un mensonge qui va m'enlever ça.

Je marchais en me demandant comment j'allais dire à la fois la paix et la guerre, la joie et la tristesse. Ainsi, peut-être : *J'éprouvais la nostalgie de ce que j'avais sous les yeux.*



## Papi

C'est l'heure à laquelle la fumée de cuisson s'échappe des barbecues. Dans la lumière dorée qui les traverse, les grands arbres du mont Royal prennent le relief irréal et saisissant d'un film en trois dimensions. Sur la pelouse hachurée, des ombres pastel s'étirent loin des silhouettes humaines affairées à préparer le souper. Fuyant les ruelles brûlantes des quartiers ouvriers, les familles d'immigrants, chacune à sa table à pique-nique, mettent à profit leur dimanche, le beau temps, l'air parfumé et la chance de vivre une autre journée dans un pays en paix.

Tandis que les hommes font cuire la viande, les femmes dressent une table champêtre invitante où pointent des bouteilles de vin. Les yeux à moitié fermés, le nourrisson tête au sein d'une jeune femme voilée. La chétive arrière-grand-mère, assise de travers dans sa chaise pliante, demande son chandail noir. Les enfants en sueur courent autour de la table. « Faites attention aux jambes de mamie! » leur crie d'un air sévère une femme d'âge mûr. Un homme vieilli se lève et s'éloigne du groupe. Un petit garçon le remarque et court à sa suite. Arrivé à sa hauteur, il jette sa tête sur la hanche de son papi et lui enserme une cuisse de ses bras collants. L'homme pose tendrement la main sur les cheveux humides. L'enfant se détache aussitôt et, levant un bras bien haut, tend les doigts. La main du grand-père passe de la tête à la menotte, qu'elle enveloppe étroitement.

« Regarde! dit la tante du petit garçon à la sœur du grand-père. Vois comme ils s'aiment. »

Les deux femmes observent leurs « hommes » en silence, presque à la dérobée. (Indépendantes de la vue, leurs mains disposent encore les assiettes, mais au ralenti.) De leur place, on voit un homme voûté et un petit garçon marcher ensemble en se tenant par la main. La connivence, la tendresse, la dévotion qu'ils ont l'un pour l'autre, on les voit dans leurs yeux.

Lui, le solitaire, était un commerçant riche et respecté dans son pays. Personne ne le connaît ici; sa fortune ne le précède pas. Son seul enfant est ce petit-fils, le jeune garçon du fils éclaté sur une mine. (Les hommes enterrent des mines et puis s'enterrent les uns les autres.) Une nuit, ses voisins ont fait de l'homme fort un étranger sur ses terres. Ils ont incendié sa maison et la maison de tous les siens. À cette vue, ils désirent soudain verser sa maisonnée dans le charnier. Tous, ils lèvent la main sur eux, leur famille, leur descendance. (Ils ont été voisins; leurs enfants ont joué ensemble.) Dans les villages, la race de sa race est pourchassée, battue à mort. On viole des femmes enceintes sous le regard fixe de leur mari pendu. Par les routes, l'homme traqué s'enfuit de cachette en cachette. Il n'emporte que sa chemise, une couverture, un quignon – attrapés en partant. Avec son petit-fils, il se cache dans les granges, à l'angle des murets. Une ruine leur sert d'abri, une solive est assez large. La pluie et le soleil tournent autour d'eux tandis qu'ils s'éloignent. Ils se nourrissent de fruits tombés; ils n'osent pas tendre la main. (N'importe qui est ami ou ennemi : tous, n'importe qui.) La nuit, le froid pénètre leur corps; ils se frottent le dos en

évoquant le jour. Quand la pensée a trop faibli, ils reprennent la route noire sous le ciel béant. En marche, ils secouent leurs membres pour faire tomber les frissons. À un carrefour, des gardes désœuvrés les fouillent, les inquiètent. Quelqu'un fait planer l'idée de les mettre à nu, de partager leurs vêtements. On humilie le grand-père, on fait pleurer l'enfant. Les faibles sont la risée des arrogants; ceux-ci ne les relâchent qu'assouvis. C'est une chance de parvenir ailleurs, un miracle sur la terre. Les réprouvés se demandent où est leur place, ce qu'ils ont fait ou n'ont pas fait. On leur indique à droite, à gauche; on leur indique tout droit. On ne peut faire confiance à personne : l'ignorance est trop grande. Ces visages fermés sont les seuls auxquels demander son chemin. L'enfant, lui, regarde en haut sa petite main enfouie dans celle de son papi. C'est son papi qui décide quand dormir et manger, marcher, se cacher. Cet homme se ride; il est veuf de partout, même à l'heure de survivre. Il n'en parle jamais, ne se plaint pas; le petit fait pareil pour ses jambes. Il apprendra bien assez tôt que les parents finissent tous en disparus. « Pour l'instant, il y a ce champ de mines à traverser. Le truc, c'est de garder silence plusieurs, plusieurs minutes. Chuut!... » Des explosions parfois les réveillent au milieu des cauchemars. Ils s'étaient assoupis l'un contre l'autre; or voici les clartés qui blessent. Elles illuminent le ciel et puis disparaissent dans la nuit. Le sol tremble comme s'il allait s'ouvrir pour avaler les témoins gênants. Ceux qu'ont ébloui les lumières filantes errent, aveugles trébuchant. D'autres étoiles passent au-dessus de leur tête, qui crient comme des sifflets. Le grand-père et l'enfant passent en courant devant les brasiers féroces. Par l'ouverture des fenêtres, des volontés de feu, irascibles, pointent leurs langues. Des maisons qui abritaient des familles, il ne reste debout

que la brique. Passent à toute vitesse des camions crachant à la ronde une mort métallique. Il faut courir à plat ventre pour ne pas rester dans le champ des morsures.

Brusquement, la main qui vous remplissait la main – main de votre fils, de votre petit-fils – se met à bouger comme une anguille. Elle se dégage et vous échappe : vous voyez s'éloigner le fils de votre fils en direction de ses cousins, accompagné de son ombre pastel, qui bondit et s'étire sur la pelouse. Même si cela continue quelque part, vous ne voyez pas les maisons en feu, vous n'entendez pas le mitraillage. L'enfant s'élance vers ses cousins, les heurte de plein fouet, et tous trois croulent par terre en criant. « Comme il ressemble à son père! » pensez-vous. Et c'est comme si votre fils allait vivre toujours. Vous en ressentez un grand plaisir, invraisemblable et saisissant. Et ce plaisir monte aux arbres, dont vous remarquez pour la première fois l'étonnante beauté; il s'accorde à la réconfortante odeur de la viande grillée; il court se jeter sur la joie de tous les membres vivants de votre famille, rassemblés autour de la table à pique-nique.

« Papi! Papi! Le souper est prêt. »

Vous pressez le pas, jusqu'à courir presque – pour vous réfugier auprès d'eux.

« Où étais-tu passé? »

## Portrait

Quand je rentraï dans l'obscurité de la cuisine surchauffée, la maison embaumait la lotion après-rasage. Il n'y avait pas de plus beau signe de paix que cette odeur-là, celle de mon père, le samedi soir. À la porte de la salle de bain, il venait de paraître, torse nu, ne portant que son pantalon de pyjama beige à rayures, les cheveux encore en désordre, mouillés. Demain serait dimanche, on le voyait sur cet homme.

Mes poumons se gonflaient tout à coup d'un bonheur trop grand. Nous n'avions pourtant rien à nous dire : mon père n'acceptait pas mon amoureuse, et je ne m'intéressais guère à son travail. Seul, peut-être, durait l'effet d'un vieux souvenir : moi, vers l'âge de trois ans, assis sur les genoux de mon père, par un soir d'été comme celui-ci, en compagnie du visage souriant de ma mère, qui me regarde et approuve, assise à ma gauche sur la chaise de cuisine; et nous trois, sur le balcon, sans frère ni sœur, seulement occupés du bienfait de notre présence mutuelle et exclusive, de l'air tiède que nous laissons couler sur nous, du parc orange et vert, en face, lumineux encore, d'où nous arrivent des cris ludiques, et qui se déroule, à perte de vue, dans le soleil couchant. Et moi, si content d'avoir mes deux parents pour moi tout seul, je me mets en frais de susciter leur fierté. Je prétends que la vue qu'ils m'ont donnée est supérieure à celle de mon père, reconnue pour être perçante. La preuve en est que je suis le seul à voir les formes lointaines que j'invente : le camion rouge

à l'horizon, la dame avec le gros sac... Mes parents s'amuse à me croire; j'ai l'impression de grandir.

Mais quand mon père sort du bain, et qu'une sorte de gêne va me faire détourner les yeux, j'observe en secret que son torse blanc met à la vue le rose tendre de ses seins, et c'est comme un aveu : mon père lui-même est tendre. J'ai le sentiment de n'avoir jamais menti sur l'acuité de ma vue.

## Il faisait nuit

L'homme marchait depuis un certain temps dans une rue ancienne, étroite, l'âme en pente, méditant sur la ville autour de lui, les façades fermées à cette heure. À quoi lui servirait cette nuit, pensait-il dans son désœuvrement?

À défaut d'un but, il suivait les pavés qui l'entraînaient dans une courbe. Il déboucha sur une place modeste où des gens silencieux regardaient le ciel. Il fit comme eux.

L'ombre de la Terre envahissait la Lune. Voilà pourquoi il faisait si sombre depuis un moment. Peut-être cette éclipse expliquait-elle que, plus tôt, son âme avait penché, d'instinct, vers l'intérieur.

À ce moment, une main se glissa dans la sienne. Une main de femme, à laquelle il répondit en la pressant avec une reconnaissance exagérée, sans pour autant la lâcher.

Il n'était plus seul pour traverser la nuit. L'instant lui paraissait si bon qu'il ne voulait pas détourner le regard de l'astre qui s'ombrageait. Ni parler ni trop bouger.

Autour d'eux, le petit rassemblement ondulait mollement de concert comme ces herbes qui affleurent à la surface des ruisseaux. Une tendresse inestimable circulait ici.

La Lune bientôt disparaîtrait. Il se prit à espérer que la lumière ne revienne pas, que le mystère se prolonge, que cette main demeure dans la sienne comme elle y était entrée, sans raison, oui, sans raison.

Inexplicable comme un miracle.

## Solveig

À son réveil, il se trouva face au dos nu de Solveig, dont il tenait le sein droit à pleine main, l'autre sein pesant de tout son poids sur son pouce. Comme cela était bon, cette intimité inouïe, cette façon de se caler l'un contre l'autre! Quelle chance, il avait, Pierre Gagnon, du lac Saint-Jean, de se réveiller à Montréal, dans le même lit que Solveig Olofsson, de Fågelsundet, en Suède! Quelle série de hasards invraisemblables les avait fait se rencontrer dans une école secondaire d'Alma alors qu'ils auraient pu mener deux vies parallèles, séparés par un océan!

Ils avaient entassé tous leurs biens dans le même sac à dos, avaient pris l'autocar et partagé leur musique durant le trajet. À Montréal, ils avaient menti sur leur âge, avaient loué un modeste studio en demi-sous-sol et s'étaient promis d'être heureux.

\*

Solveig dormait encore, ses longs cheveux couleur paille en arabesques sur l'oreiller.

Pierre voyait de près le dos nu de son authentique « blonde ». Il en humait la chair fraîche avec délice; et s'étonnait de ce merveilleux duvet qu'il n'avait vu sur aucune Québécoise : doré et non châtain ou noir, dense et pourtant subtil, quasi transparent, comme

traversé de soleil, un soleil bas, septentrional, qui rendait Solveig unique comme son prénom, « chemin du soleil ».

Quel splendide été ce serait!

C'était la fille la plus libre qu'il avait jamais rencontrée. Libre dans son corps et dans sa tête. Il l'avait su tout de suite en la voyant.

Il s'était dirigé tout droit vers elle, puisqu'il l'avait « reconnue ». Il lui avait dit : « Salut. Moi, c'est Pierre. » Elle avait répondu « Solveig » comme on dit oui dans une langue étrangère. Un accent qu'il ne connaissait de nulle part.

Elle avait bien voulu de lui, par curiosité peut-être, une curiosité réciproque. Il était grand et solide, avec un début de barbe, un duvet lui aussi. Brun foncé.

Elle lui avait enseigné la tendresse. Une classe de maître, inoubliable. Il avait retenu la leçon. Et comme il était resté sur son appétit, il avait décidé de demeurer avec elle pour continuer d'apprendre.

Solveig dormait, et Pierre ne se lassait pas de contempler le dos blond à portée de bouche. Qu'elle soit femme était l'évidence même, on le voyait à cette épaule gracile, à ce ras-de-cou en macramé. Si on avait été dans les années mil-neuf-cent-soixante-dix (avant sa naissance, donc!), elle aurait pu figurer dans « un documentaire sur l'amour libre au sein des communes scandinaves ». C'est ce qu'un prof lui avait confié.

Quoi qu'il en soit, il se savait le jeune homme le plus chanceux de la Terre : en ce moment, il avait accès à l'autre sexe, à tout ce qu'il y a d'étrange et de précieux dans l'autre

sexe. Et comme si cela ne suffisait pas, il avait aussi accès à l'odeur salée d'une fille de Suède, fenêtre ouverte sur les fjords du monde entier.

\*

L'escabeau était resté debout. Pierre y monta avec la lampe. Il inspecta le plafond avec le sérieux d'un pro. Il se montra satisfait. On pouvait continuer.

Ce matin-là, ils s'attaquaient aux murs. Pierre ouvrit le pot de peinture. Ils jetèrent ensemble un regard sur la couleur, se sourirent et s'embrassèrent. Elle leur plaisait.

Ils en étaient à la moitié du mur quand Solveig courut à la salle de bain. Elle cria qu'elle était menstruée. Pierre sourit : c'était bien dans le genre de son amie de crier une chose pareille. Il répondit sur le même ton : « Est-ce la coutume, en Suède, de le faire savoir aux voisins? » Façon de taire la crainte qu'ils avaient eue : qu'elle soit enceinte.

Pierre posa le rouleau et se présenta à la porte, ouverte.

« Est-ce que ça va? »

La veille déjà, la douleur l'avait prévenue, dit-elle, assise sur le siège de toilette. Douleur accompagnée de ce qu'elle appelait « röd överbelastning », la congestion rouge, une lourdeur chaude au bas du ventre, que Pierre ne connaîtrait jamais dans son corps et qui, pour cette raison, éveillait chez lui déférence et envie de savoir.

« Approche, dit-elle.

— T'es sûre? »

Entre les cuisses écartées, il vit le sang dans la cuvette. C'était la première fois. Il ne s'était pas attendu à pareille impudeur. Cela le mit mal à l'aise. Pour lui, pour elle. Puis il comprit qu'il s'agissait au contraire d'un privilège qu'elle lui accordait, à lui, Pierre Gagnon du lac Saint-Jean, intimité rare pour un homme. Voir le sang menstruel, une réalité que les femmes gardent pour elles. Doucement, il prit à deux mains la tête blonde de Solveig et l'appuya sur son ventre. Elle lui entourait les hanches de ses bras nus. Ils restèrent ainsi un bon moment à s'étreindre en silence, les yeux fermés.

Pierre luttait contre la montée des larmes. Chargées de reconnaissance. Un désarmement complet. Plus complet qu'après l'amour.

Oui, Solveig serait irremplaçable. À jamais irremplaçable. Quelle tristesse, mais aussi quelle joie!

\*

Dehors, le ciel bleu éclatait dans les yeux et les éblouissait.

Pierre était si heureux qu'il en courut.

Il entra dans la pharmacie et constata qu'il n'était même pas essoufflé. Il ôta ses verres fumés et se dirigea vers l'allée des produits hygiéniques pour femme, un mur de produits spécialisés qui se livraient concurrence sous des dehors discrets. Solveig lui avait fourni deux emballages vides pour qu'il ne s'y trompe pas. Il finit par repérer leurs semblables sur les rayons.

À la caisse, il posa ses trésors sur le tapis roulant : un emballage de tampons, une boîte de serviettes hygiéniques et des condoms. Il faillit rire aux éclats tant il était fier.



## Un bon moment



Cette nuit-là, quand l'homme sentit le corps nu de sa femme dans son dos, il s'émerveilla que celui-ci pût épouser non seulement le dos de son tronc, mais celui de ses cuisses, de ses jambes, et jusqu'au creux derrière les genoux. Même leurs pieds immobiles avaient trouvé le moyen de s'ajuster parfaitement.

Il ne savait pas s'il avait dormi ou s'il venait juste de passer une heure à moitié endormi. Dans l'état de béatitude où il se trouvait, ouvrir les yeux pour voir l'heure aurait

tout gâché. Par quel miracle était-il entré en lui-même au point de ne plus ressentir que de la légèreté tranquille? L'homme se voyait flotter mollement comme une méduse transparente, heureuse de dériver au gré du courant.

Il recevait avec régularité sur la nuque le souffle de son amoureuse, et cela l'émouvait. C'était pour lui la signature d'un privilège sacré. « Elle est vivante », pensait-il avec gratitude, bien conscient que rien ni personne n'est jamais acquis. Pour combien de temps cette compagne lui serait-elle encore prêtée?

Il remua discrètement pour raviver le contact du corps nu de sa femme, laquelle répondit en glissant le plat de sa main jusqu'au haut de sa poitrine. Il n'avait pas besoin de voir cette main pour reconnaître son toucher. Celui-ci disait : « Je suis bien », ce qui voulait dire « Je t'aime ».

Dans le mouvement, l'homme avait senti sur son dos la douceur ineffable d'un sein et, sur sa croupe, le poids du ventre arrondi – si joliment plat quand ils se fréquentaient, et qui s'était mis à ballonner à la ménopause au point de susciter l'inquiétude : s'agissait-il d'une tumeur? Mais non, ce n'était que la fin de l'été.

L'homme avait fini par s'y faire, par concevoir de la tendresse pour ce ventre qui leur avait donné trois beaux enfants. Ces mots se récitèrent en lui : « Le fruit de vos entrailles est béni. » Il faut avoir vécu, pensa-t-il, pour savoir ce qu'*entrailles* veut dire.

Ah! comme elle avait été admirablement femme, sa douce, enceinte! Resplendissante dans la clarté du jour sur cette photo qu'il avait placée devant lui sur son bureau, à la vue des collègues. Il se revit dans les premiers temps de son emploi, monter dans l'autobus par

un radieux matin d'été, fier d'aller travailler pour sa « famille » et pénétré de ce savoir : « Mon épouse est enceinte. » Il se revit, sortant de l'hôpital après l'accouchement, tout surpris que les autos circulent encore, étonné de ne pas trouver d'attroupement festif pour honorer sa joie. Plus de quarante ans plus tard, le même ventre pesait de tout son mystère contre le dos de l'homme nu, et celui-ci se souvenait.

Il remua de nouveau, et le souffle sur la nuque se fit plus léger. La femme s'était réveillée, mais elle ne se l'avouait pas encore. Elle vogua un moment à la surface de son rêve et se rendit compte peu à peu à quel point elle était étroitement enlacée à son amour. Elle reconnaissait l'odeur de cette chair. Elle avait souvent dit : « J'aime ton odeur. » Et comme ses lèvres étaient tout près de la peau, elle posa un baiser dessus, puis un autre et un autre, tout doucement, comme elle savait le faire. Sa main ouverte sur la poitrine, elle la déplaça un peu. Elle reconnut le duvet tout doux qu'elle aimait caresser. Bien qu'elle gardât les yeux fermés, elle le savait blanc sous les doigts. Elle ondula subtilement de tout son corps pour mieux sentir le corps nu de son homme. Il lui répondit par une ondulation très légère, qui était leur signal à eux. Elle attendit pourtant, et lui aussi.

Tous deux restèrent immobiles un long moment, à goûter leur bien-être, le fait d'être ensemble à l'écart du monde, veillés par le silence nocturne. Quelle chance ils avaient d'être ainsi réunis dans l'intimité de leur chambre! (Il y a tant de couples et de familles sur les routes, ou que l'adversité sépare.) Elle vit défiler sous ses paupières le visage de ses trois enfants qu'elle aimait tant, et celui de ses petits-enfants, si graciles, pensait-elle, et pourtant si vifs. Et puis s'imposa une scène de camping où des visages, en cercle autour du

feu, s'étaient mis à chanter tandis qu'elle allaitait. Instinctivement, la femme baissa un peu la tête comme pour voir, à son propre sein, le cercle humide des petites lèvres toutes neuves. Ah! cette succion délicieuse, inoubliable! Chair mouillée se repaissant du lait de la chair qui l'a portée. Apaisant corps à corps! Elle releva la tête pour respirer à son aise, se retrouva face à la peau de son amoureux (qu'elle savait constellée comme un soir d'été) et se plut à humer sa chair. Elle se doutait qu'il était attentif car sa respiration était calme et non profonde. Il n'y avait que l'abandon pour répondre à cela. Ils se rendormirent peut-être tous deux sans le savoir. Comme on oublie de continuer sa pensée. Ou comme certains meurent.

Ils remontèrent peu à peu à la surface du sommeil, et retrouvèrent le plaisir qu'ils avaient chacun de se coller au corps de l'autre. Ils bougèrent un peu pour réactiver ce confort. La femme déposa quelques baisers supplémentaires sur le dos de son mari. Celui-ci répondit en posant la main sur sa hanche à elle, prenant soin d'éviter la cicatrice. Il ondula de tout son corps; elle suivit son mouvement.

Dans son dos, le souffle reprit, intensifié. L'homme ferma les yeux plus serrés pour mieux goûter cet afflux de présence vivante. Cela lui donnait envie de vivre encore longtemps lui-même, de prendre cette vie-là dans ses bras et de la chérir. Il se retourna délicatement vers elle et rencontra sa bouche.

Ils s'embrassèrent à bouche ouverte comme ils l'avaient fait dans la cuisine de leur jeunesse : tantôt en amenant les anneaux de leurs lèvres à se frôler exquisément, tantôt en tendant la langue au point que l'apex touchait au palais de l'autre. Cette frénésie aurait suffi, autrefois, à provoquer chez l'homme une érection humide. Que lui arrivait-il depuis

quelques mois? Son sexe dormait! La femme, dans sa délicate mansuétude, allait au-devant du pénis encore tout ensommeillé et le plaçait entre ses cuisses. Elle avait la bonté d'ajouter à mi-voix qu'elle aimait le sentir « à sa place ». Comment ne pas ouvrir les yeux sur un tel prodige de compassion?

Quelques gouttes de sperme humectaient pitoyablement la vulve sèche. Un géologue aurait aisément décrit le paysage. À la vue des lèvres de schiste, il aurait reconnu sans l'ombre d'un doute le lit d'une rivière ancienne. Il aurait retrouvé sur ses berges les indices d'une végétation luxuriante... Ainsi l'indigence du corps rappelait-elle à ces conjoints les rencontres qu'ils avaient vécues ensemble comme des fêtes, du temps où l'eau abondante irriguait le jardin.

« Je suis désolé, fit l'homme.

— Ce n'est pas grave, dit la femme en soutenant tendrement le regard de son amant. On a passé un bon moment ensemble. »

Un moment accordé à la mémoire d'un désir devenu trop intense pour le corps. Un désir racheté par l'amour, par un moment d'amour partagé.

Ils reprirent silencieusement leur place, avec des gestes d'un calme recueilli. Tous deux savaient de mieux en mieux à quoi s'en tenir sur les performances de leur corps, et ils savaient qu'ils continueraient quand même à se donner l'un à l'autre.

L'homme se plaça en cuillère dans le dos de sa complice et mit au creux de sa large main le sein encore intact. Ils avaient eu chaud, et la peau de la femme goûtait le sel. Il y donna des coups de langue qui firent sourire la femme. Il y posa les lèvres plusieurs fois

avant de se caler pour le reste de la nuit. Le corps de la femme respirait calmement. Ils se rendormirent tous deux sans le savoir. Comme on oublie de continuer sa pensée. Ou comme certains meurent.

pour les consoler  
je leur chanterai des paroles magiques

VASILE TRIF



## La pluie de ces nuages-là

Quand le poète rêve, les images sortent de sa tête et flottent au-dessus de lui en jetant sur son visage une lueur dorée. Cela lui arrive aussi à l'état d'éveil. Il suffit qu'il pense assez fort. Quand il se lève et s'en va, les images traînent derrière lui comme une queue de comète. Elles s'accrochent aux branches des arbres et y font des nids d'où s'envolent bientôt des *mouvements*, tout formés. Ces mouvements n'attendent qu'un peu de vent. Ils se laissent alors porter jusqu'aux vivants. Ceux-ci deviennent le colimaçon, la tortue, le chat, la panthère, l'oiseau que le poète a rêvés. Ils se transforment aussi en nuages, et la pluie de ces nuages-là fait oublier les mauvais jours.



## Repères bibliographiques

**La gravité.** Quadriptyque publié dans :

- la revue *Mœbius* [première version, tronquée], numéro 23, Montréal, quatrième trimestre 1984, 110 p. [p. 3-10]
- la revue *Écrits du Canada français* [seconde version, intégrale], numéro 53, Montréal, décembre 1984, 212 p. [p. 169-184]
- la revue *Solaris* [seconde version, intégrale], numéro 61, « Fiction », Chicoutimi, mai-juin 1985, 44 p. [p. 34-36]

Images inédites. Héron, autruche et homme : croquis originaux produits par l'IA de ChatGPT (janvier 2026); scorpion : image trouvée sur Internet.

*« Je ne serai plus jamais innocent. » Cette phrase surgie de l'inconscient à la toute fin du premier jet n'avait pas sa place dans ce quadriptyque; elle a donc été supprimée. Mais pour l'auteur, elle reste inoubliable, fondatrice.*

**Les Zogmes.** Publié dans la revue *Le Sabord*, numéro 33, « Bestiaire », Trois-Rivières, hiver 1993, 50 p. [p. 12, 13]

**La consigne.** Publié dans la revue *Dixit.01*, numéro 8, Montréal, troisième trimestre 1986, 64 p. [p. 15]

**La prison.** Publié dans la revue *Solaris*, numéro 60, Chicoutimi, mars-avril 1985, 50 p. [p. 6]

**La nuée.** Publié dans la revue *Mœbius*, numéro 130, « Réinventer le 11 septembre », Montréal, septembre 2011, 151 p. [p. 53-58]

*Pour la présente édition, l'auteur a décidé d'omettre la dernière phrase : « Il aurait fallu, pour rompre un tel silence, que d'une voix forte quelqu'un entonne une nouvelle chanson. »*

**Le Jeu de la passion.**

- Nouvelle version, inédite.
- Version d'origine publiée dans la revue *Écrits du Canada français*, numéro 66, Montréal, mai 1989, 189 p. [p. 5-19]

**Chapelle ardente.** Publié dans *Une île en mots. Laval se livre*, collectif dirigé par Claire Varin et Laurent Berthiaume, éditions Brève, Laval, 2005, 209 p. [p. 173-183]. Ouvrage couronné du prix Coup de cœur du Conseil de la culture.

*« Cela durait longtemps, comme le carillon, à l'entrée du paradis » : passage écrit en pensant au quatrième mouvement de Pŕhat de Giacinto Scelsi.*

**Un autre lundi.**

- Publié dans la revue *Mœbius*, numéro 94, « Le travail », Montréal, été 2002, 147 p. [p. 9-20]. Prix de la bande à *Mœbius* 2003.
- Réédition : *Le Prix de la bande à Mœbius. Anthologie 1999-2009*, Triptyque, Montréal, 2010, 128 p. [p. 47-60]

**Les carottes.** Publié dans la revue *Brèves littéraires*, numéro 80, Laval, mars 2010, 127 p. [p. 68]

**La douleur.** Publié dans la revue *Possibles*, vol. 45, numéro 1, Montréal, printemps 2021, 274 p. [p. 223 et 224]

**Une journée de Maria Gracia.** Publié dans *XYZ, la revue de la nouvelle*, numéro 20, « Poupées », Montréal, novembre-hiver 1989, 96 p. [p. 32-39]

**Pendu.** Inédit.

**Virginité.**

- Nouvelle version, inédite.
- Version d'origine publiée dans la revue *Possibles*, vol. 45, numéro 1, Montréal, printemps 2021, 274 p. [p. 225 et 226]

**Conte cruel.** Publié dans la revue *Possibles*, vol. 47, numéro 1, Montréal, été 2023 [lancé en octobre], 196 p. [p. 111]

**Frontières.** Publié dans *Frontières*, anthologie numérique dirigée par Nancy R. Lange et Caroline Lebaille, Éditions Jasmin d'Argent (Agen, France), en coédition avec RAPPEL : Parole-Création (Laval, Québec), © Jasmin d'Argent, 2023, 76 p. [p. 35]

**Litanie.**

- Version actualisée, inédite.
- Version d'origine publiée dans la revue *Possibles*, vol. 47, numéro 01, Montréal, été 2023 [lancée en octobre], 196 p. [p. 131] Photos originales : André-Guy Robert.

**Le paradis, L'enfer, Le jardin des délices.** Ces trois textes ont été publiés sous le titre « Le dit d'André-Guy Robert » en tant que troisième triptyque d'un article intitulé « *Le jardin des délices* » : *trois triptyques*, les deux autres « dits » étant respectivement consacrés à Jérôme Bosch et à Marie Chouinard, dans *Entrevous, revue d'arts littéraires* numérique, numéro 11, Société littéraire de Laval, Laval, octobre 2019, 60 p. [p. 48-51] Image trouvée sur Internet.

**Décapé!** Publié dans *Entrevous, revue d'arts littéraires* numérique, numéro 22, Laval, juin 2023, 88 p. [p. 36-39] Deuxième mention *ex æquo* (avec Louise Vachon) au prix Patrick-Coppens-*Entrevous* 2023.

**Adagio.** Publié dans *Entrevous, revue d'arts littéraires* numérique, numéro 19, Laval, juin 2022, 72 p. [p. 40, 41] Deuxième mention *ex æquo* (avec Monique Leclerc) au prix Patrick-Coppens-*Entrevous* 2022. Photos : Internet.

**Papi.** Publié dans la revue *Brèves littéraires*, numéro 65, Laval, automne 2003, 130 p. [p. 64-67]

**Portrait.** Publié dans la revue *Le Sabord*, numéro 31, « Miniature », Trois-Rivières, été 1992, 41 p. [p. 34]

**Il faisait nuit.** Publié dans *Entrevous, revue d'arts littéraires* numérique, numéro 28, Laval, juin 2025, 106 p. [p. 13]

**Solveig.** Inédit.

**Un bon moment.** Publié sous le titre *Cette nuit-là* dans *Entrevous, revue d'arts littéraires* numérique, numéro 8, Société littéraire de Laval, octobre 2018, 64 p. [p. 20-23] Photo originale : André-Guy Robert. Prix André-Jacob–*Entrevous* 2022.

**La pluie de ces nuages-là.** Publié sous le titre *Arnaud* dans *XYZ, la revue de la nouvelle*, numéro 19, Montréal, août-automne 1989, 95 p. [p. 72]

Pour la présente édition, l'auteur a revu tous ses textes.

Site Web : [andreguyrobert.com](http://andreguyrobert.com)

## EXERGUES

- André-Guy Robert, inédit.
- Claude Gauvreau, *Bien-être*, p. 128, dans Musée d'art contemporain, *Catalogue des musées d'État du Québec. Borduas et les automatistes. Montréal. 1942-1955*. Éditeur officiel du Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1971, 158 p.  
PDF : [https://macrepertoire.macm.org/media/publications/catalogues/D/CA1971.5\\_DNf.pdf](https://macrepertoire.macm.org/media/publications/catalogues/D/CA1971.5_DNf.pdf)
- Vasile Trif, « Passage », p. 103, dans Vasile Trif, *Pescuirea minunată | La Pêche miraculeuse*, édition bilingue roumain-français; version originale roumaine; traduction française de Vasile Trif et Jean Poncet; illustrations de Vasile Trif; commentaire sur l'art d'André Seleanu. Editura Școala Ardeleană, Cluj-Napoca, 2024, 110 p.



## Remerciements

Un aiguillon aussi impératif que mystérieux pousse certains curieux de mon genre à chercher dans l'isolement de l'écriture les explications qui leur font défaut. Comment n'éprouverais-je pas une immense gratitude à l'égard de mes proches qui m'ont donné ce temps d'absence indispensable à l'exploration de certaines profondeurs?

Ma reconnaissance va d'abord à Paule Trudelle, ma compagne de vie, dont la généreuse compréhension contribue depuis cinquante ans à ma liberté d'esprit et à ma sérénité. Son tendre soutien, son point de vue irremplaçable et ses suggestions pertinentes ne cessent de m'inspirer.

Je remercie également Marie-France Parizeau, André Duchemin, Marise Breault et Carole Payer qui ont lu ce manuscrit crayon à la main.

André-Guy Robert

Laval, janvier 2026

